

ASTRATE ROI DE TYR

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS.

Philippe QUINAULT (1635-1688)

1665

Publié par Ernest et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr, Juillet 2022.
Pour une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement. Contactez
l'auteur pour une utilisation commerciale des oeuvres sous droits.

ASTRATE ROI DE TYR

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS.

Par le Sieur QUINAULT

À PARIS, Chez Guillaume de Luyne, Libraire juré à Paris, au
Palais, dans la Salle des Merciers, à la Justice.

M. DC. LXV. Avec privilège du Roi.

À LA REINE.

MADAME,

Astrate ne s'est pu résoudre à se consacrer qu'à VOTRE MAJESTÉ ; et l'avantage qu'il a eu de ne Lui pas déplaire, Lui a trop élevé le coeur pour chercher une moindre protection que celle de la plus illustre de toutes les Reines. Le choix le plus glorieux qu'il pouvait faire, a débordé été celui où il s'est osé déterminer. Et en effet, MADAME, si l'on la considère par le Sacré Noeud qui l'unit au Monarque le plus renommé qui fut jamais, où peut-on voir plus de gloire ? Et si l'on l'observe jusque dans sa vivante image, c'est à dire dans le Prince admirable qu'Elle nous a donné, ou peut-on remarquer plus de charmes et plus de merveilles ? Mais, MADAME, pour savoir qu'il n'y a rien dans la Nature de plus accompli, ni de plus éclatant que VOTRE MAJESTÉ, il n'est besoin que de tourner les yeux sur Elle-même, et que d'envisager son propre mérite. C'est un bîne et un ornement tout ensemble pour ce Royaume, dont il vient de témoigner assez que le prix ne lui est pas inconnu : tant de larmes répandues, tant de cris redoublés ; enfin, MADAME, cette désolation publique, et ces frayeurs universelles qui n'ont fini n'ont fini qu'avec le péril dont VOTRE MAJESTÉ n'a que trop été menacée, Lui doivent être assurés témoignages que toute la France la reconnaît pour une des principales sources de sa Félicité. Astrate n'a pas manqué de faire aussi son devoir dans une consternation si générale ; et quelque impatience qu'il eut de sortir des ténèbres où il était demeuré depuis plusieurs siècles, il s'est bîne gardé de paraître au jour, tandis qu'il y avait lieu de craindre pour la plus belle Vie du monde. Il est vrai, MADAME, qu'il en a été avantageusement récompensé, par l'honneur qu'il a reçu d'entrer dans les premiers divertissements qu'il a plu à VOTRE MAJESTÉ de choisir après son heureuse convalescence ; et si Elle a encore la bonté d'agréer l'hommage particulier qu'il ose ici Lui rendre, il n'y aura plus rien qui manque à l'accomplissement de son bonheur. Si toutefois il lui peut rester quelque chose à souhaiter, ce sera seulement que celui qui a pris soin de la faire revivre avec tant de succès, puisse prendre quelque part à sa bonne fortune, et qu'il lui soit permis d'oser publier qu'il est, avec un zèle très ardent, et des respects très profonds,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très humble, très obéissant, et très fidèle serviteur et sujet.

QUINAULT.

Ex Libro 1° Josephi contra Appionem.

Moriente Hiram, successit in eius regno Baleastratus filius, qui cum vixisset annis 20. regnavit 8. hunc Filii Nutricis eius quatuor, infidiis peremere, quorum Senior regnavit annis 12. post quos ASARTUS filius Béléastarti regnavit.

**Ex Thetro Historico Christophori Helvici
théol. ad an Mundi 2963.**

Abdestratos Beleazari filius regnat 9 annis.

Filiuas Nutricis regnat 12 annis.

ASTARTUS Délestarti filius regnat 12 annis.

Ex Dionysio Petavio,

L. 2. Part. 2. Rationarii Temporum in Laterculo Regum Tyri
priorum.

	anni regni	Periodi Julianae
4. Abdstratus	9	3729.
5. Nutricis Abdastrati Filius	12	3738.
6. ASTRATUS	12	3750.

**De la Bibliothèque Historiale de Vignier,
première partie, fol. 151. et 152.**

L'An du Monde 3124. Abstratus, Roi de Tyr, fut mis à mort par les fils de ses mère nourrice, et son royaume occupé par eux l'espace de 12 ans.

L'an du Monde 3138. ASTRATUS, fils de Baleastartus, Roi de Tyr, après avoir recouvé le Royaume de son père sur les usurpateurs d'icelui, régna 12 ans.

PERSONNAGES

AGÉNOR, parent de la Reine, destiné pour l'épouser.

NERBAL, confident d'Agénor.

ASTRATE, légitime Roi de Tyr, cru fils de Sichée.

BÉLUS, ami d'Astrate.

SICHÉE, Seigneur Tyrien, cru père d'Astrate.

BAZORE, ami de Sichée.

NICOGÈNE, ami de Sichée.

ÉLISE, Reine de Tyr par usurpation.

CORISBE, confidente d'Élise.

GÉRASTE, Capitaine des Gardes d'Élise.

GARDES.

SOLDATS.

La scène est à Tyr, dans l'appartement de la Reine.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

Agénor, Astrate, Nerbal, Bélus.

AGÉNOR, sortant d'un côté du Théâtre, et voyant sortir de l'autre Astrate qui veut se retirer dès qu'il l'aperçoit.

Vous m'évitez, Astrate ? Au moins peut-on savoir
Ce qui vous fait trouver tant de peine à me voir ?
Pourquoi fuir mon abord ? Parlez sans vous contraindre.
M'est-il rien échappé dont vous puissiez vous plaindre ?
5 Ai-je mal reconnu tout ce que je vous dois,
Et ce qu'ont fait vos soins pour la Reine et pour moi ?
Tyr, où commande Élise, et dont, par d'heureux crimes
Nos pères ont détruit nos maîtres légitimes,
Malgré nos vains efforts, sans vous, sans vos exploits,
10 Des Syriens vainqueurs aurait reçu des lois ;
Et sans vos soins, plus forts que nos destins contraires,
Nous aurions peu joui des crimes de nos pères.
Moi-même, prisonnier, sans espoir que la mort,
Je vous vis m'arracher aux rigueurs de mon sort,
15 Sur nos tristes débris rappeler la victoire,
Et relever d'Élise et le trône et la gloire.
Ni la Reine, ni moi, quoique nés de parents,
Qui se sont élevés sur les pas des tyrans,
Nous n'avons pas au crime assez pris d'habitude,
20 Pour passer, sans horreur, jusqu'à l'ingratitude.
Que n'a point fait la Reine, à force de bienfaits,
Pour porter vos destins plus loin que vos souhaits ?
Et si la gratitude et le crime et s'exprime,
Par beaucoup d'amitié, jointe à beaucoup d'estime,
25 L'estime et l'amitié, que pour vous j'ai fait voir,
N'ont-elles pas rempli vos vœux et votre espoir ?

ASTRATE.

C'est trop jouir, Seigneur, d'une estime usurpée,
Et surprendre en votre âme une amitié trompée.
Connaissez mieux un coeur estimé si parfait,
30 Si grand en apparence, et si faible en effet ;
Ce coeur plus criminel que vous ne sauriez croire,
Qui dément en secret tout l'éclat de sa gloire ;
Et souffrez qu'un coupable, en fuyant vos bontés,
Se dérobe à des biens qu'il n'a pas mérités.

AGÉNOR.

35 Quelque crime en ces lieux que vous ayez pu faire,
Vos exploits parlent trop, les lois n'ont qu'à se taire.
Qui relève un empire a, du moins, mérité
De faillir une fois avec impunité.
Qui que vous offensiez, sa plainte sera vaine.

ASTRATE.

40 Mon crime est à la fois contre vous et la Reine.

AGÉNOR.

Contre la Reine et moi ! C'est de quoi m'étonner ;
Mais j'aurai droit bientôt de vous tout pardonner.
Vous savez que je touche à l'heureuse journée,
Où la Reine a remis notre illustre hyménée ;
45 Que, suivant l'ordre exprès qu'a laissé le feu Roi,
Je suis près d'obtenir sa couronne et sa foi,
Près de voir cette fière et charmante Princesse
Livrer tous ses appas à l'amour qui me presse...

ASTRATE.

Ah ! Seigneur... Mais hélas ! Dans mes transports confus
50 J'ai peur d'en dire trop, si je dis rien de plus.
Souffrez que je me taise, et que je me retire.

AGÉNOR, arrêtant Astrate.

Ah ! Vous aimez la Reine ! Et c'est assez le dire.

ASTRATE.

Puisque jusqu'à vos yeux mes feux ont éclaté,
J'aime, je le confesse, avec témérité ;
55 J'aime en dépit du sort, dont l'aveugle puissance
De moi jusqu'à la Reine a mis trop de distance :
J'aime, malgré l'Hymen, de qui les noeuds sacrés,
Pour vous unir demain, sont déjà préparés ;
J'aime, malgré l'horreur de perdre ce que j'aime ;
60 Et, pour dire encor plus, j'aime malgré moi-même:
Mais, malgré votre hymen, mon destin et mes soins,
Malgré tous mes efforts, je n'en aime pas moins.
Reprochez-moi, Seigneur, cette injustice extrême.

AGÉNOR.

Pour vous la reprocher il suffit de vous-même ;
65 Tous reproches sont vains, s'ils viennent d'autre part.

ASTRATE.

Pour m'en faire, Seigneur, je n'attends pas si tard.
Pour combattre en secret le mal dont je soupire,
Je me suis dit cent fois tout ce qu'on se peut dire ;
Tout ce qu'on peut tenter, je l'ai fait jusqu'ici ;
70 Du moins mon faible coeur se l'est fait croire ainsi :
Mais, s'il faut dire tout, contre un mal qui sait plaire,
On ne fait pas toujours tout ce que l'on croit faire ;

Et pour se reprocher un crime qu'on chérit,
Pour peu que l'on se dise, on croit s'être tout dit.
75 Offrez-moi des raisons qui réveillent ma gloire :
Donnez-moi des conseils.

AGÉNOR.

Eh ! M'en pourrez-vous croire ?
Non, non, et ce soupir m'en dit tout seul assez :
On suit peu les conseils qu'on croit intéressés ;
Et quand on est aveugle à ses propres lumières,
80 Les raisons d'un rival ne persuadent guères.
Si la Reine vous touche, elle a su me toucher,
Et ce n'est pas à moi de vous rien reprocher :
J'aurais tort de contraindre une si belle flamme,
À borner seulement son pouvoir sur mon âme ;
85 Un amant d'un rival doit excuser les feux.

ASTRATE.

Il n'est rien plus aisé pour un amant heureux,
Seigneur, on peut souffrir, sans beaucoup se contraindre,
Un malheureux rival dont on n'a rien à craindre :
Mais qu'à des maux cruels c'est être abandonné,
90 Que d'avoir à souffrir un rival fortuné !
Ce bonheur est pour vous un choix si légitime,
Qu'il ne m'est pas permis d'en murmurer sans crime :
Le bien qui m'a charmé ne peut être qu'à vous ;
Vous devez l'obtenir, sans que j'en sois jaloux ;
95 Sans que j'ose accuser le sort qui vous le donne,
Le respect, la raison, le devoir, tout l'ordonne :
Mais l'amour, et surtout l'amour au désespoir,
Connaît-il ni respect, ni raison, ni devoir ?
Punissez d'un ingrat l'audace et l'injustice :
100 Je vous ai dit le crime, ordonnez le supplice.
Seigneur, je vais l'attendre ; et délivrer vos yeux
De souffrir plus longtemps un objet odieux.

SCÈNE II.

Agénor, Nerbal.

NERBAL.

Souffrirez-vous, Seigneur, une telle insolence ?

AGÉNOR.

Il n'est pas temps d'en faire éclater la vengeance.

NERBAL.

105 Quoi ? Laisser impuni l'amour qu'il ose avoir ?

AGÉNOR.

Quel supplice est plus grand qu'un amour sans espoir ?
Puis-je rien ajouter à son malheur extrême ?
Triompher à sa vue, obtenir ce qu'il aime,
Voir ses feux sans colère, ainsi que sans danger,
110 Enfin le pouvoir plaindre, est-ce peu m'en venger ?
Mon courroux, loin d'accroître, eût adouci sa peine ;
La pitié d'un rival, punit mieux que sa haine.
Pour tout dire, entre nous, ce n'est pas qu'en secret
Je souffre, sans dépit, cet amour indiscret :
115 Mais savoir à propos se contraindre et se taire,
Pour qui prétend régner, est un art nécessaire.
Je dois en être instruit, et je crois l'être assez.
D'un secret ennemi nous sommes menacés ;
Cet État n'est à nous que par le droit des crimes :
120 Nous en avons détruit les Princes légitimes ;
Mais il en reste un fils, dès l'enfance sauvé,
Que l'on a, pour nous perdre, en secret élevé :
Tout inconnu qu'il est, dans Tyr on le révère.
Astrate peut beaucoup.

NERBAL.

Seigneur, voici son père.

SCÈNE III.

Agénor, [Nerbal,] Sichée.

SICHÉE.

125 J'ai reçu de la Reine ordre exprès de vous voir,
Seigneur.

AGÉNOR.

Vous venez donc confirmer mon espoir
M'assurer, de nouveau, du bonheur où j'aspire ?

SICHÉE.

Je n'ai rien de sa part de semblable à vous dire.

AGÉNOR.

Romprait-elle un hymen que j'ai droit d'espérer ?

SICHÉE.

130 Seigneur, la Reine, au moins, prétend le différer.

AGÉNOR.

Quoi, Sichée, un hymen à l'État nécessaire,
Résolu par la Reine, ordonné par ton père,
Attendu si longtemps, et tant de fois promis,
Après le jour marqué, serait encor remis ?
135 Avec quelles raisons se peut-elle défendre
D'achever un bonheur où je dois seul prétendre ?
Que dit-elle qui puisse excuser ses refus ?

SICHÉE.

Qu'elle le veut ainsi, Seigneur, et rien de plus.
En cherchant des raisons, la fierté de la Reine
140 Croirait trop abaisser la grandeur souveraine,
Et prétend qu'en tous lieux, et qu'en toutes saisons,
Les volontés des Rois tiennent lieu de raisons.
Je vous dois trop, Seigneur, pour n'être pas sensible
À l'affront que vous fait un mépris si visible.
145 Lorsque par vos parents, aux yeux de l'Univers,
Le vrai Roi fut jeté du trône dans les fers,
Je ne puis oublier qu'on eût puni le zèle
Qui de tous ses sujets me fit le plus fidèle,
Si votre père, alors par pitié n'eût pour moi
150 Pris le soin de calmer l'esprit du nouveau Roi.
Depuis qu'Élise règne, et que son injustice
De tout le sang royal s'est fait un sacrifice,
Si tout le mien encore échappe à son courroux,
Je sais trop qu'en effet je ne le dois qu'à vous.
155 Cent fois de ses soupçons vous m'avez su défendre ;
Et je connais assez quel parti je dois prendre,
Si le juste dépit de trop de temps perdu
Vous porte à vous saisir d'un bien qui vous est dû !

160 Tout vous est favorable ; Élise, après son père,
Du pouvoir souverain n'est que dépositaire :
La Cour, qui veut un maître, à regret suit ses lois
Le peuple est irrité du meurtre de ses Rois,
Les plus braves soldats sont mécontents dans l'âme ;
Un Roi sied mieux enfin au trône qu'une femme ;
165 Et, malgré ses refus, il est doux de pouvoir
Vous couronner vous-même, et ne lui rien devoir.

AGÉNOR.

Puis-je contre la Reine oser rien entreprendre ?

SICHÉE.

170 Mais plutôt contre vous qui pourrait la défendre ?
Tout est pour vous, le peuple et l'armée et la Cour.
Rien n'est pour elle.

AGÉNOR.

Hélas ! N'est-ce rien que l'amour ?
Mes vœux vont à son cœur autant qu'à sa couronne ;
L'un de ses biens n'est rien, si l'autre ne le donne ;
Et j'aime mieux encor, pour être plus heureux,
Attendre un peu plus tard, et les avoir tous deux.
175 Allez, allez, Sichée, et dites à la Reine
Qu'elle peut à son gré faire durer ma peine,
Que son trône n'est pas ce qui m'a su charmer,
Et qu'on peut tout souffrir, quand on fait bien aimer.

SCÈNE IV.

Sichée, Bazore, Nicogène.

SICHÉE.

180 J'attendais d'Agénor une âme moins soumise :
Je l'ai cru plus charmé du trône que d'Élise ;
Et ce délai nouveau me flattait aujourd'hui
De quelque heureux divorce entre la Reine et lui.

BAZORE.

185 Votre gloire, Seigneur, doit être sans seconde,
Pour peu que la fortune à vos desseins réponde :
Votre entreprise est belle, et vos projets sont grands ;
Mais il faut désunir la maison des tyrans ;
Sans quelque trouble entre eux l'issue est incertaine.

SICHÉE.

190 De grâce, parlons bas ; nous sommes chez la Reine ;
Défions-nous de tout ; craignons... Mais la voici,
Elle veut me parler.

SCÈNE V.

Élise, Sichée, Géraste, Corisbe, Nicogène,
Bazore,

ÉLISE.

Que l'on nous laisse ici.

Tout le monde se retire à l'exception de Sichée.

SICHÉE.

Le Prince a su votre ordre ; et malgré sa surprise,
Il m'a fait voir une âme au dernier point soumise ;
J'ai voulu vainement, en m'offrant contre vous,
Pénétrer ses desseins, et fonder son courroux ;
195 Et soit qu'il me néglige, ou soit qu'il me soupçonne,
Je n'ai rien vu de lui qu'un respect qui m'étonne :
Mais si j'ose en juger, l'excès de ce respect
Est trop peu naturel pour n'être pas suspect.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que le Prince sait feindre,
200 Qu'on connaît qu'il excelle en l'art de se contraindre,
Et dans tous les secrets que jusques à ce jour,
L'artifice a pu mettre en usage à la Cour.
Mais souvent les plus fins manquent à reconnaître
Que c'est ne l'être plus, que le vouloir trop être
205 L'art le plus affecté n'éblouît pas le mieux,
Et le trop d'artifice ouvre souvent les yeux.
Qui paraît si tranquille au moment qu'on l'outrage,
Loin d'ôter des soupçons, en donne davantage ;
Le dépit est plus fort, moins il est apparent,
210 Et l'orage est à craindre, où le calme est trop grand.
Le Prince peut assez, pour être téméraire ;
Il croit que jusqu'au trône il n'a qu'un pas à faire,
Qu'à monter un degré qu'on franchit tout d'un coup.

ÉLISE.

Quand il s'agit du trône, un degré c'est beaucoup ;
215 Quelque projet qu'il fasse, avant qu'il l'exécute,
L'espace est assez grand pour craindre encor la chute ;
Et lorsqu'on croit atteindre à ce rang plein d'appas,
Le dernier pas qu'on fait est souvent un faux pas :
Je vous avouerai tout, puisqu'il faut faire un maître,
220 Je veux m'en donner un qui soit digne de l'être ;
Qui puisse soutenir le souverain pouvoir,
Et m'affermir au trône où je l'aurai fait seoir.

SICHÉE.

Je rends grâce, Madame, au Ciel qui vous inspire
Ce dessein favorable au bien de votre empire,
225 Pour quelque Roi voisin que vous puissiez pencher...

ÉLISE.

Quand on peut faire un Roi, quel besoin d'en chercher ?
Je veux en choisir un qui soit tout mon ouvrage,
Qui n'ait que de ma main ce suprême avantage,
Qui ne doive qu'à moi le rang qu'il aura pris ;
230 En un mot, ce grand choix regarde votre fils.

SICHÉE.

Mon fils ? Madame, ô Dieux !

ÉLISE.

Quel trouble vous agite ?

SICHÉE.

Cet excès de bonheur rend mon âme interdite,
Madame, et peu s'en faut que l'amour paternel
Ne donne à vos bontés un aveu criminel,
235 Et que mon coeur n'oublie avec trop peu de peine,
En faveur de mon fils, l'intérêt de ma Reine :
Mais mon devoir me force à vous représenter
Les périls où ce choix peut vous précipiter.
Pensez-vous qu'Agénor renonce au diadème,
240 À moins de faire un Roi qui le soit de lui-même ;
Qui pour vous pouvoir mettre au-dessus des mutins,
Vous élève au-delà de vos premiers destins ?
Le Prince aspire au sceptre, et doit y trop prétendre,
Pour le laisser en paix à qui l'osera prendre :
245 Sur lui seul votre père a fixé votre choix ;
Il a des partisans qui soutiendront ses droits ;
La foule de la Cour le suit et l'environne.

ÉLISE.

On court à sa fortune, et non à sa personne.
L'espoir de le voir Roi le fait suivre aujourd'hui,
250 N'ayant plus cet espoir, il n'aura rien pour lui ;
Ce qui suit la Fortune, avec elle s'écoule,
Et son moindre revers écarte bien la foule.
Si le Prince eut des droits, qu'il ne s'en flatte plus,
Dans nos derniers combats il les a tous perdus ;
255 Lorsqu'il me réduisit en perdant deux batailles,
À me voir assiéger jusques dans ces murailles,
Des Syriens vainqueurs, l'effort a renversé
Le trône que pour lui mon père avait laissé ;
Et le Prince obligé de le savoir défendre,
260 Le devait relever, s'il y voulait prétendre.
Un autre a su le faire, et s'est mis dans ses droits ;
Mon trône enfin n'est plus tel qu'il fut autrefois,
Un trône ôté par force à son Roi légitime,
Cimenté de son sang, et fondé sur le crime.
265 C'en est un de conquête, où votre illustre fils
M'a placée en dépit des destins ennemis ;
Dont le feu de la guerre a purgé l'injustice,
Qu'un héros a pour moi tiré du précipice,

270 A formé du débris d'un Empire abattu,
Et ne m'a fait devoir qu'à sa seule vertu.

SICHÉE.

Astrate fut heureux, et peut cesser de l'être :
C'est un fils qui m'est cher, mais je le dois connaître :
Loin comme il est de vous, pourriez-vous aujourd'hui,
Sans vous trop abaisser, descendre jusqu'à lui ?
275 Il a sans doute un coeur qui ne cède à nul autre,
Mais il n'a point de sceptre à joindre avec le vôtre,
Point de rang qui mérite un si glorieux soin.

ÉLISE.

Il a de la vertu, c'est de quoi j'ai besoin.
Le crime, en ma famille, a mis le diadème ;
280 L'ayant ainsi reçu, je l'ai gardé de même.
Mon père fut injuste, et le fut moins que moi :
Mon règne commença par la mort du vrai Roi :
Après quinze ans entiers de prison et de peines,
N'ayant plus nul espoir qu'on pût briser ses chaînes,
285 Son parti réveillé, voyant mon père mort,
Crut que contre une fille il serait assez fort.
Mais j'osai, dans le trouble où je me vis réduite,
En détruisant la source, en arrêter la suite ;
Et du danger pressée, enfin je me défis
290 De ce Roi malheureux, et de deux de ses fils.
Le troisième, à mon père échappé dès l'enfance,
Caché dans mes États, prépare sa vengeance :
J'en ai divers avis, et le peuple irrité,
Pour lui, sans le connaître, est presque révolté.
295 Le Prince, en m'épousant, loin d'assurer ma tête,
N'aiderait qu'à grossir l'orage qui s'apprête ;
Et le peuple serait encor plus mutiné,
S'il voyait des tyrans tout le sang couronné.
J'ai besoin d'un époux illustre et magnanime,
300 Qui m'allie à la gloire, et me tire du crime,
Dont la vertu pour moi, calme les factieux,
Écarte la tempête et désarme les Dieux.

SICHÉE.

En faveur de mon fils, c'est en vouloir trop croire,
C'est trop vous éblouir du peu qu'il a de gloire ;
305 Le sceptre entre ses mains fera mille jaloux.

ÉLISE.

S'il n'importe pour moi, qu'importe-t-il pour vous ?

SICHÉE.

J'ai cru qu'un bon sujet ne vous devait rien taire.

ÉLISE.

C'est trop être sujet, soyez un peu plus père,
Et laissez, sans contrainte, échapper au-dehors,
310 De l'amour paternel la joie et les transports.

SICHÉE.

Astrate vous doit trop, et je lui cours apprendre...

ÉLISE.

Non ; envoyez-le-moi, sans lui rien faire entendre.
Je lui prétends moi-même annoncer son bonheur,
Et connaître l'effet qu'il fera sur son coeur.
315 Cependant, employez toute votre prudence
À chercher l'ennemi dont je crains la vengeance.
De Jupiter Hammon, l'Oracle consulté,
Nous en pourra bientôt donner quelque clarté :
J'espère en sa réponse, et je l'attends sans cesse ;
320 Mais elle tarde trop, et le péril me presse.
Mon ennemi, peut-être, est prêt à me punir,
Tâchons de le connaître, et de le prévenir.
J'ai trop fait, pour laisser ma fortune douteuse :
L'injustice imparfaite est la plus périlleuse ;
325 C'est erreur de tenter des crimes superflus,
Et de n'en pas jouir, pour un crime de plus.
Je me trouve en un rang où je dois me défendre
De tout ce qui pourrait me forcer d'en descendre :
Adraste, et ses deux fils, pourraient m'en faire choir,
330 Et j'ai cru que leur perte était de mon devoir.
J'eusse épargné leur sang, s'il m'eut été possible ;
Le sang versé toujours de lui-même est horrible :
La vertu résistait sans doute à leur trépas ;
Mais ma perte était sûre, en ne les perdant pas ;
335 Et la raison d'État veut souvent qu'on préfère
À la vertu nuisible, un crime nécessaire.
Cette même raison exige encore de moi,
La mort du dernier fils de ce malheureux Roi.
Il ne m'est plus permis de m'épargner ce crime ;
340 Mon destin me demande encor cette victime
Le sort de ma maison, plus fort que mes souhaits,
M'arrache à l'innocence, et m'enchaîne aux forfaits.
Il m'en fait un devoir, et me force à connaître
Qu'on n'est pas toujours juste autant qu'on voudrait l'être ;
345 Qu'il est des Ascendants, dont la fatalité
Nous impose du crime une nécessité ;
Et qu'en nous quelquefois, par un pouvoir suprême,
Il entre du destin jusqu'en la vertu même.
Épousez donc mon sort, comme moi votre Fils,
350 Et souffrez des forfaits dont il reçoit le prix.
Cherchez, avecque moi l'ennemi qui me reste :
Ma chute désormais vous deviendrait funeste.
Songez que sans vous nuire on ne peut m'attaquer.

SICHÉE.

Je sais trop mon devoir pour y pouvoir manquer.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Élise, Corisbe.

ÉLISE.

355 Viens savoir avec moi ce que l'Oracle annonce,
Il a parlé, Corisbe, et voici sa réponse ;
Je l'ai voulu secrète, afin de consulter
S'il m'est utile ou non, de la faire éclater.
Voyons quelle clarté par le Ciel m'est offerte,
360 Pour trouver l'Ennemi qui conspire ma perte :
Apprenons qui doit craindre, ou qui doit espérer,
Et pour qui les destins se veulent déclarer.
Les soins qu'en ma faveur ils ont déjà su prendre,
Semblent me donner lieu d'en oser tout attendre.

Elle lit.

ORACLE.

365 Reine, en cherche point ailleurs que dans ta Cour,
L'Ennemi que le Ciel pour ta perte a fait naître :
L'heure fatale approche, où tu le dois connaître ;
Mais il t'en doit coûter, et l'Empire, et le jour.

CORISBE.

370 Quel oracle, Madame ! Et qu'il est effroyable !
Quoi, le sort qui pour vous semblait si favorable ;
Veut déjà s'en dédire et vous abandonner ?
Quel revers étonnant ?

ÉLISE.

Faut-il s'en étonner ?
Le Sort m'avait flattée ; il me menace, il change ;
Ce n'est que sa coutume, il ne fait rien d'étrange :
375 Il avait trop longtemps soutenu mon parti ;
À ne s'en pas dédire, il se fût démenti.
N'attends point de me voir plaindre de la Fortune,
La plainte a des douceurs pour une âme commune :
Mais une âme élevée en doit bien moins trouver
380 À se plaindre du Sort, qu'à le savoir braver.

CORISBE.

Pensez-vous qu'aux grands coeurs, quand le Ciel les menace,
Un peu d'effroi, Madame, ait si mauvaise grâce ?
Quoi, vous voyez les Dieux prêts à vous accabler,
Et vous ne tremblez pas ?

ÉLISE.

Que sert-il de trembler ?
385 S'il est bien vrai qu'au Ciel ma perte soit écrite,
Pour en craindre le coup, crois-tu que je l'évite ?
Et par mes faibles soins, qu'il soit encore en moi
D'altérer des destins l'inviolable loi ?
Non, pour fuir les périls que prédit un Oracle,
390 L'ébranlement sert moins de secours que d'obstacle ;
Et l'aveugle terreur, quand on doit trébucher,
Précipite la chute au lieu de l'empêcher.
Tel Oracle, parfois, s'est accompli sans peine,
Qui n'a dû son succès qu'à la faiblesse humaine.
395 Et qui, s'il n'eût fait peur, eût pu courir hasard
De n'avoir point d'effet, ou d'en avoir plus tard.
Ne s'ébranler de rien, et d'une âme constante
Rendre, s'il sauf périr, sa disgrâce éclatante ;
Suivre en paix son destin et laisser faire aux Dieux,
400 C'est toujours le plus sûr et le plus glorieux.

CORISBE.

Ces nobles sentiments, ce courage admirable,
Méritaient bien un sort qui fût plus favorable ;
Et que les Dieux, pour vous propices plus longtemps,
Se fissent quelque effort, pour être plus constants.
405 Avez-vous à ce point mérité leur colère ?
Quel autre n'eût point fait ce qu'on vous a vu faire ?
Et quels soins violents avez-vous jamais pris,
Que le dernier besoin ne vous ait pas prescrits ?
Agénor est le seul, à parler sans rien feindre,
410 Qui de vous justement puisse encore se plaindre.
Un devoir si puissant vous parle en sa faveur...

ÉLISE.

Je l'avouerai, Corisbe, il a droit sur mon coeur :
Il doit me plaire seul, par l'ordre de mon père ;
Et peut-être il m'eût plu, s'il eût moins dû me plaire.
415 Les noeuds déjà formés par le sang entre nous,
M'auraient pu disposer à des liens plus doux ;
Et peut-être vers lui, sans un effort extrême,
Mon coeur, se trouvant libre, eût penché de lui-même.
Mais s'agissant d'aimer, un coeur plein de fierté
420 Est, contre la contrainte, aisément révolté :
À tout ce qu'on impose avec peine on incline,
Tel choix plairait, qu'on suit dès qu'on le détermine.
L'amour, libre de foi, n'obéit jamais bien ;
Mais surtout sur le trône, il ne prend loi de rien ;
425 Bien souvent le devoir lui nuit, loin de l'accroître ;

Et le droit d'être aimé sert d'obstacle pour l'être.

CORISBE.

Je plains le Prince, il aime.

ÉLISE.

Au rang où je me vois,
Me répondrais-tu bien de ce qu'il aime en moi ?
Ce n'est pas à mon coeur qu'il veut peut-être atteindre :
430 Mais le voici qui vient, sans doute, pour se plaindre.

SCÈNE II.

Agénor, Élise, Corisbe.

AGÉNOR.

Si dans l'état funeste où vos ordres m'ont mis,
L'espoir d'être écouté peut m'être encor permis...

ÉLISE.

Souffrez que je m'explique avant que vous entendre.
J'écoute tout le monde, et ne puis m'en défendre ;
435 C'est un bien que les Rois doivent peu refuser,
Mais il est dangereux de n'en pas bien user :
Vous êtes irrité, vous croyez devoir l'être ;
Quand le dépit échappe, on n'en est plus le maître ;
C'est son premier transport qu'on doit plus retenir ;
440 J'ai du rang où je suis la gloire à soutenir.
On ne peut rien souffrir au trône sans faiblesse,
Ses droits sont délicats, peu de chose les blesse.
Voilà ce que j'ai cru ne vous pouvoir celer ;
Après cela j'écoute, et vous pouvez parler.

AGÉNOR.

445 Un transport violent m'agite et me possède,
Je l'avoue, il m'emporte, et tout mon coeur lui cède ;
Mais n'en redoutez rien qui vous blesse en ce jour,
Ce n'est pas le dépit, Madame, c'est l'amour.
Je n'entends que trop bien tout ce que me veut dire
450 Le délai rigoureux du bonheur où j'aspire ;
Je vois ce qui vous rend mon hymen sans appas ;
L'hymen déplaît toujours, quand l'époux ne plaît pas :
Mais à quoi que m'expose un si cruel supplice,
Faut-il pas se connaître, et se faire justice ?
455 Dois-je m'en prendre à vous, puis-je vous en blâmer ?
Si je n'ai pu vous plaire, avez-vous dû m'aimer ?
Et s'il manque à mes feux le secours d'un mérite
Dont la force en secret pour moi vous sollicite ;
Si je n'ai pas su l'art de toucher votre coeur ;
460 Si vous n'y sentez rien qui parle en ma faveur,
Rien qui cherche à répondre à mon amour extrême,
La faute en peut-elle être ailleurs que dans moi-même ?
Bien que l'ordre d'un Prince ait flatté mon espoir,
Je n'aime pas si mal que de m'en prévaloir ;

465 J'en veux à votre coeur plutôt qu'à votre Empire ;
 Et quoi qu'en ma faveur votre père ait pu dire,
 Quoi qu'il vous ait prescrit au point de son trépas,
 Le don du coeur est libre et ne se prescrit pas.
 Pour peu que de son choix la loi vous semble dure,
 470 Vous pouvez au délai joindre encor la rupture ;
 Eussé-je mille droits pour être votre époux,
 Mon amour y renonce et vous rend toute à vous :
 Je vous mets en pouvoir de vous choisir un maître ;
 Qui n'a pas vos désirs n'est pas digne de l'être ;
 475 Votre coeur seul doit faire un choix si glorieux,
 Et le vrai droit du trône, est de plaire à vos yeux.
 Vous pouvez me l'ôter, et ne devez pas craindre
 Que j'aime mon bonheur jusqu'à vous y contraindre :
 Désormais contre vous, malgré votre rigueur,
 480 La révolte n'est plus au pouvoir de mon coeur :
 Pour ne me pas soumettre, ainsi que bon vous semble,
 La couronne et vos yeux sont trop fort joints ensemble ;
 J'ai de subir vos lois un double engagement,
 C'est peu d'être sujet, je suis encore amant :
 485 Quelque dure toujours que soit la servitude,
 L'amour m'en a fait faire une douce habitude,
 Et l'on doit craindre peu que rien puisse en ce jour
 Ébranler le devoir soutenu par l'amour.
 Disposez donc enfin du trône et de vous-même :
 490 Seulement, s'il se peut, songez que je vous aime,
 Et mériterais mieux que d'éternels tourments,
 Si l'amour tenait lieu de mérite aux amants.
 Je ne vous dis plus rien, Madame, et vais attendre
 L'arrêt que, sur mon sort il vous plaira de rendre.
 495 Pour laisser votre choix en pleine liberté,
 Je ne vous verrai plus qu'il ne soit arrêté ;
 Et veux vous épargner jusqu'à la violence
 Que peut, même en secret, vous faire ma présence.

SCÈNE III.

Corisbe, Élise.

CORISBE.

Enfin, selon vos voeux vous pourrez faire un choix :
 500 Le Prince vous dégage et vous remet ses droits ;
 Il ne vous laisse plus aucun scrupule à faire.
 Sur l'ordre, en sa faveur laissé par votre père.
 Vous ne devez plus rien...

ÉLISE.

Par quelle injuste loi
 Ne lui dois-je plus rien, quand il fait tout pour moi ?
 505 Corisbe me croit-elle une âme si farouche,
 Qu'une belle action n'ait plus rien qui me touche ?
 Et que l'excès d'amour d'un Prince si soumis,
 N'ait pas des droits plus forts que ceux qu'il m'a remis ?
 J'ai peine toutefois, quoi que je me figure,
 510 De croire dans le Prince une vertu si pure,
 Et de n'y soupçonner d'aucun déguisement

L'excès étudié d'un si beau sentiment.
J'y reconnais plus d'art que l'amour n'en inspire :
Pour m'aimer comme il dit, il l'a su trop bien dire ;
515 Et quand je le croirais, à te parler sans fard,
J'aurais toujours bien peur de le croire trop tard.

CORISBE.

Il est vrai que Sichée a reçu de vous-même,
En faveur de son fils, l'espoir du diadème.
Ils sont considérés tous deux dans vos États ;
520 Le père l'est du peuple et le fils des soldats :
Vous en avez besoin pour vous pouvoir défendre
De l'ennemi caché qui cherche à vous surprendre.

ÉLISE.

Je hais cet ennemi d'une invincible horreur ;
Mais la haine n'est pas toute seule en mon cœur ;
525 Astrate doit mon choix à plus que cette haine.

CORISBE.

Vous devez à son bras la grandeur souveraine ;
Et la reconnaissance a pu vous émouvoir ?

ÉLISE.

Ce qui m'émeut, Corisbe, a bien plus de pouvoir.

CORISBE.

Mais ce n'est pas l'amour ? Je vous dois trop connaître.
530 Il ne peut...

ÉLISE.

Et pourquoi ne pourrait-ce pas l'être ?

CORISBE.

Quoi donc ? Un cœur si fier, si plein de fermeté,
Par l'effort de l'amour peut être surmonté !
Il en ressent l'atteinte ; il s'y trouve accessible ?

ÉLISE.

Crois-tu, pour être fier, qu'un cœur soit insensible ?
535 Et quelque fermeté qu'on ait pu mettre au jour,
Qu'après d'un grand mérite on échappe à l'amour ?
Apprends que dans une âme, avec peine rendue,
Rien ne fait mieux aimer que la fierté vaincue :
Qu'un cœur est plus touché, plus il a fait d'effort,
540 Et qu'où l'obstacle est grand, l'amour en est plus sort.
Au bonheur d'Agénor voilà ce qui s'oppose ;
Du choix d'Astrate enfin voilà la seule cause ;
Voilà ce que j'ai su trop bien dissimuler ;
Et si j'attends si tard à te le révéler,
545 Ne t'en étonne pas ; avec un soin extrême,
Je m'en suis fait longtemps un secret à moi-même.
Mon cœur d'abord sans doute aurait mieux résisté,
S'il n'eût été trahi par sa propre fierté :

C'est elle qui du coup dont tu me vis atteinte,
550 M'a causé la surprise, en m'en ôtant la crainte.
Oui, loin de me servir, mon orgueil m'abusant,
M'a livrée à l'amour en me le déguisant :
Je négligeai d'abord une langueur secrète ;
Je n'appelai qu'estime, une estime inquiète ;
555 Et mon coeur, trop superbe et trop crédule aussi,
Crut même, en soupirant, qu'on estimait ainsi.
L'amour faible toujours, quand il ne fait que naître,
Caché sous cette erreur, a pris le temps de croître,
Et contre mon orgueil ne s'est pas déclaré,
560 Qu'il n'ait de sa victoire été bien assuré.

CORISBE.

Cet amour me surprend, et je croyais, Madame,
Que l'ambition seule avait touché votre âme.

ÉLISE.

Dès que j'ouvris les yeux, Astrate et la grandeur,
Tous deux, d'un charme égal, surent frapper mon coeur :
565 Mon âme également s'en trouva pénétrée ;
Mais cette égalité ne fut pas de durée ;
Ces deux divers transports prirent un divers cours :
J'eus même ambition, mais l'amour crût toujours.
Je t'avouerai bien plus, toutes mes injustices,
570 Tout ce que pour mon rang j'ai fait de sacrifices,
J'ai tout fait pour Astrate ; et, pour rien épargner,
Ce héros m'a paru trop digne de régner.
J'ai tenté pour donner un trône à ce que j'aime,
Ce que jamais mon coeur n'eût osé pour moi-même ;
575 Et les raisons d'État qu'on m'a vu mettre au jour,
N'ont servi que de voile à des crimes d'amour.

CORISBE.

Je m'assure qu'Astrate aussi pour vous soupire ?

ÉLISE.

Il m'aime ; ce n'est pas qu'il me l'ait osé dire ;
Pour contraindre sa flamme, il n'a rien épargné ;
580 Le silence toujours sur sa bouche a régné :
Mais un coeur pour parler n'a-t-il qu'un interprète ?
Ne dit-on rien des yeux, quand la bouche est muette ?
L'amant qui craint le plus de rien faire éclater,
N'en dit toujours que trop à qui veut l'écouter ;
585 En vain pour se contraindre on prend un soin extrême ;
Tout parle dans l'amour, jusqu'au silence même.

CORISBE.

Quand le respect d'Astrate, en s'oubliant un peu,
Vous aurait épargné la peine d'un aveu ;
Quand par un beau transport, il eût moins su se taire,
590 À dire vrai, Madame, eût-il pu vous déplaire ?

ÉLISE.

Du moins il l'aurait dû, c'était trop s'oublier,
Et ce n'est pas à lui de parler le premier.
Je sais qu'à notre sexe il sied bien d'ordinaire,
De laisser aux amants les premiers pas à faire,
595 De tenir, avec soin, tout notre amour caché,
D'attendre que l'aveu nous en soit arraché,
De ne parler qu'après d'extrêmes violences :
Mais je règne, et le trône a d'autres bienséances ;
Et quand jusqu'à ce rang notre sexe est monté,
600 Il doit être au-dessus de la timidité.
Astrate est mon sujet, et la toute-puissance
L'engage aux mêmes lois dont elle me dispense.
Quelque ardeur qui l'emporte, il doit se retenir ;
C'est à moi de descendre et de le prévenir,
605 De l'aider à s'ouvrir, de l'y servir de guide ;
Jusques-là c'est à lui d'aimer d'un feu timide,
D'en cacher tout l'éclat, et pour le mettre au jour,
D'attendre qu'il m'ait plu d'enhardir son amour.
Tu m'y vois résolue, et c'est trop m'en défendre.

CORISBE.

610 Et l'amour d'Agénor n'a donc rien à prétendre ?

ÉLISE.

Je l'oubliais déjà, fais m'en ressouvenir ;
Il a trop fait pour moi pour ne rien obtenir :
Je l'avoue, et promets, pour ne point être ingrate,
De...

CORISBE.

Quoi, qui vous retient ?

ÉLISE.

Ne vois-tu pas Astrate ?

SCÈNE IV.

Astrate, Élise, Corisbe.

ASTRATE.

615 D'un ennemi caché craignez moins les desseins :
J'ose espérer dans peu de le mettre en vos mains,
Madame, et la fortune, à mes désirs propice,
Semble me réserver l'honneur de ce service.
620 Deux de mes gens pressés d'entrer dans son parti,
Ont feint de s'y résoudre, et m'en ont averti.
Je les viens d'animer, et d'instruire à connaître
Ce perfide ennemi, qui craint tant de paraître,
Qui cherche avec bassesse, à se faire raison,
Et n'aspire à régner que par la trahison.
625 Ils m'ont tous deux promis d'éclaircir ce mystère.
Occupé par ces soins, je n'ai pu voir mon père ;
Peut-être a-t-il aussi quelque éclaircissement ;
On m'a dit qu'il me cherche avec empressement ;
Et comme il fait les soins qu'un zèle ardent m'inspire...

ÉLISE.

630 Je puis vous dire plus qu'il ne pourrait vous dire ;
Et je crois que pour vous il vaut mieux aujourd'hui
Devoir tout mon secret à moi-même qu'à lui.
Cessons de feindre, Astrate, on veut me faire croire
Qu'oubliant tout devoir, séduit par trop de gloire,
635 Vous avez jusqu'à moi secrètement osé...

ASTRATE.

Quoi ? Près de vous, Madame, on m'aurait accusé ?
Ah ! S'il en est besoin, je puis trop me défendre...

ÉLISE.

Il n'est besoin ici que de me bien entendre.
Avant que de répondre examinez vous bien ;
640 Voyez si votre coeur ne s'accuse de rien,
S'il ne se sent pour moi rien d'un peu téméraire,
Rien qui passe l'ardeur d'un sujet ordinaire...
Vous vous troublez, Astrate ; il suffit, répondez ;
C'est à vous à parler, puisque vous m'entendez.

ASTRATE.

645 Je vois que vous savez ma téméraire flamme ;
On vous a révélé le secret de mon âme ;
Et de mes seuls regards l'indiscrète langueur,
Vous a pu découvrir l'audace de mon coeur.
Ils vous ont dit trop vrai pour oser les dédire ;
650 Et cette ardeur aveugle a sur moi tant d'empire,
Que, dussé-je en périr, je ne sais pas trop bien
Si je pourrais vouloir que vous n'en sussiez rien.
J'ai bien jugé toujours, quoi que je pusse faire,
Que je vous aimais trop pour m'en pouvoir bien taire :

655 Mais quelque affreux péril qui me dût alarmer,
J'aurais bien du regret d'avoir pu moins aimer.
D'un crime si charmant mon coeur insatiable,
En voudrait, s'il pouvait, être encor plus coupable ;
Et si je l'ose dire, aime mieux consentir
660 À tout votre courroux qu'au moindre repentir.
Lorsque, par un transport, dont on est plus le maître,
On devient téméraire, on ne saurait trop l'être ;
Et dès qu'on a pu mettre un feu coupable au jour,
C'est l'excès qui peut seul justifier l'amour.

ÉLISE.

665 Puis-je exiger du vôtre une marque allez grande ?...

ASTRATE.

Si ma mort...

ÉLISE.

Ce n'est pas ce que je vous demande ;
Il s'agit seulement du choix de mon époux,
Et c'est sur quoi je veux ne consulter que vous.

ASTRATE.

670 Hélas ! Ce choix encor pourrait-il être à faire ?
Agénor en est sûr ?

ÉLISE.

Oui, du choix de mon père.

ASTRATE.

Et du vôtre, Madame, en pourrait-il douter ?

ÉLISE.

S'il ne penchait ailleurs, qu'aurais-je à consulter ?

ASTRATE.

À moins d'un rang égal à votre rang suprême...

ÉLISE.

675 Les inégalités ne sont rien, quand on aime ;
Et quelques rangs divers où deux coeurs soient placés,
Quand l'amour les unit, il les égale assez.
C'est au choix d'un sujet qu'un doux penchant m'engage ;
Mais un sujet si grand, par son propre courage,
Si digne d'engager une Reine à l'amour...
680 J'ose assez ; il est temps d'oser à votre tour.
Vous-même là-dessus jugez qui ce peut être.

ASTRATE.

Me serait-il permis d'oser me reconnaître ?
M'en désavoueriez-vous ? Vous vous taisez, hélas !
N'ai-je point trop osé ?

ÉLISE.

Je ne me tairais pas.

ASTRATE.

685 Ah ! Par ces mots charmants tout mon bonheur s'achève.
Mais peut-être il faudra qu'un rival me l'enlève ;
Que tout ce tendre amour cède aux droits d'Agénor.
Dieux ! S'il est votre époux ?...

ÉLISE.

Il ne l'est pas encor :
Mais quand vous connaîtrez ce qu'il m'a fait connaître,
690 Peut-être avouerez-vous qu'il est digne de l'être.
De l'ordre de mon père il ne se prévaut pas ;
Il m'en remet les droits, et c'est mon embarras.

ASTRATE.

Ah ! Si vous en croyez le devoir et la gloire...

ÉLISE.

695 Je vous l'ai déjà dit, c'est vous que j'en veux croire ;
J'en fais votre amour juge.

ASTRATE.

Ah ! Madame, est-il rien
Si suspect qu'un amour aussi pur que le mien ?
Plutôt que d'exposer ni vous, ni votre gloire,
Il me condamnera, si vous l'en voulez croire ;
Il trahira mes vœux, s'il en est juge, hélas !
700 Jugez-en mieux vous-même, et ne l'en croyez pas.
S'il est vrai qu'Agénor, sans aucun artifice,
Vous fasse de ses droits un entier sacrifice ;
Que son cœur soit pour vous tel qu'il vous a paru ;
Puis-je, en parlant pour moi, mériter d'être cru ?
705 Et si, pour vous surprendre, il ne cherche qu'à feindre,
En le désespérant, que n'en doit-on point craindre ?
Votre ennemi secret, surtout à redouter,
De vos divisions pourrait trop profiter ;
Dans le lâche dessein qu'il a de vous surprendre,
710 Ce temps serait pour lui propre à tout entreprendre.
Si vous songez, Madame, à ce pressant danger...

ÉLISE.

Hé ! Devrait-ce être à vous de m'y faire songer ?

ASTRATE.

Ces raisons sont l'effort d'un amour véritable.

ÉLISE.

715 Sied-il bien à l'amour d'être si raisonnable ?
De trouver des raisons pour pouvoir tout céder ?

Ah ! Vous mériteriez de me persuader ;
Pour prix de vos conseils, je devrais y souscrire.

ASTRATE.

Le pourrez-vous, Madame ?

ÉLISE.

Ah !

ASTRATE.

Votre coeur soupire ?

ÉLISE.

720 Malgré toute ma plainte, allez je vous permets
D'expliquer ce soupir au gré de vos souhaits.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Bélus, Astrate.

BÉLUS.

De grâce à mes avis donnez plus de créance.
Seigneur, de ce Palais sortez en diligence.
On forme un grand dessein, j'en vois tous les apprêts,
Des passages gardés, des murmures secrets ;
725 Enfin, tout ce qu'on voit, lorsqu'avec défiance
On veut faire arrêter un homme d'importance.
Vous êtes redouté, vous faites des jaloux :
Et vos amis ont lieu de craindre ici pour vous.
Sortez donc, et gardez de vous laisser surprendre.

ASTRATE.

730 Non, je dois voir la Reine, et ne puis m'en défendre ;
Et sa faveur m'accable en tel point en ce jour...

BÉLUS.

Vous fiez-vous, Seigneur, aux faveurs de la Cour ?
C'est peut-être un appas que la Reine déploie...

ASTRATE.

735 Quoi qu'il en soit enfin, il faut que je la voie.
Adieu, rien ne peut plus m'arrêter un moment.

SCÈNE II.

Corisbe, Astrate.

CORISBE.

Souffrez que je m'oppose à votre empressement.

ASTRATE.

Ne me détournerez point d'aller trouver la Reine.
Un avis trop pressant en ces lieux me ramène ;
Je viens lui révéler des secrets importants.

CORISBE.

740 M'en croirez-vous, Seigneur ? Prenez mieux votre temps.

ASTRATE.

Non, non, Corisbe, non, ce que je veux lui dire
Regarde son salut, son repos, son empire ;
Je vais lui découvrir plusieurs des conjurés.

CORISBE.

745 Encore un coup, Seigneur, croyez-moi, demeurez ;
La Reine a défendu qu'on laisse entrer personne.

ASTRATE.

Nous devons du respect à tout ce qu'elle ordonne ;
Mais ne puis-je espérer quelqu'ordre un peu plus doux.

CORISBE.

S'il faut ne celer rien, l'ordre est exprès pour vous.

ASTRATE.

Pour moi ?

CORISBE.

750 J'ai bien encor de quoi vous bien surprendre :
Mais peut-être il vaut mieux ne vous en rien apprendre ;
On sent toujours trop tôt de si funestes coups,
Et les maux ignorés sont toujours les plus doux.

ASTRATE.

755 Accablez-moi plutôt par le coup le plus rude,
Que me laisser languir dans cette incertitude ;
Parlez, vous m'exposez par ce doute importun,
À craindre tous les maux, pour m'en épargner un.

CORISBE.

Puisque vous le voulez, vous saurez donc qu'à peine
Vous êtes, plein d'espoir, sorti d'avec la Reine,
Qu'elle a, sans consulter, avec empressement,

760 Fait venir Agénor dans son appartement ;
Et quand même elle a su qu'avec impatience
Vous faisiez demander un moment d'audience :
Elle m'a commandé de vous faire savoir
Qu'elle est avec le Prince, et ne saurait vous voir.

ASTRATE.

765 Elle voit mon rival, et me défend sa vue ?

CORISBE.

Il n'est pas temps encor d'avoir l'âme abattue ;
Ce qui reste à vous dire a bien plus de rigueur.

ASTRATE.

Hé bien donc ! Achevez de me percer le cœur.

CORISBE.

770 Tout ce que pour le prix d'un effort magnanime,
En faveur d'un amant on peut montrer d'estime,
La Reine, avec un soin qui n'eut jamais d'égal,
La fait voir en faveur de votre heureux rival.
Elle a si hautement flatté son espérance ;
Témoigné pour ses soins tant de reconnaissance ;
775 Que le Prince charmé d'un si doux changement,
En a paru d'abord muet d'étonnement.
Que vous dirai-je enfin ? La première des marques
Que l'usage en ces lieux veut qu'on donne aux Monarques,
L'anneau royal déjà jusqu'en ses mains remis,
780 Fait trop voir quel espoir lui peut être permis.
La Reine ayant pour vous paru si favorable,
Sa rigueur me confond, comme elle vous accable.

ASTRATE.

Hélas ! De sa bonté la trompeuse douceur,
M'accable encor bien plus que toute sa rigueur.
785 Du bonheur d'être aimé l'essai trop agréable,
Fait ce que ma disgrâce a de plus effroyable.
Sans l'espoir trop charmant qui m'a si peu duré,
À mon malheur, du moins j'eusse été préparé ;
Mon sort est plus cruel, plus je l'ai cru propice ;
790 Tout ce qui m'a flatté redouble mon supplice ;
Et, dans l'horreur du coup dont je suis pénétré,
Mon plus grand désespoir est d'avoir espéré.

CORISBE.

Ce désespoir si grand, ces peines si cruelles,
Sont le fruit qu'ont produit vos avis trop fidèles :
795 La Reine vous a cru sur le choix d'un époux ;
Et peut-être attendait d'autres conseils de vous.
Vous avez fait, sans doute, un effort héroïque :
Mais ce n'est pas toujours de quoi l'amour se pique ;
Et par un noble effort perdre un bonheur charmant,
800 Est plus une vertu de héros que d'amant.
Vous deviez un peu moins parler contre vous-même.

ASTRATE.

Ah, Corisbe ! Un amant qui se flatte qu'on l'aime,
Qui s'assure qu'on cherche à lui tout accorder,
En parlant contre lui, croit-il persuader ?
805 Je ne m'attendais pas d'être cru de la Reine,
Ou de l'être, du moins, avec si peu de peine.
J'espérais sur la foi d'un aveu trop charmant,
Que l'amour dans son coeur parlerait autrement.
J'ai pris soin de montrer qu'une âme bien charmée
810 Doit tout sacrifier à la personne aimée ;
Mais j'ai cru que la Reine aurait un soin pareil,
Et suivrait mon exemple, et non pas mon conseil.
Cependant à ma perte elle s'est résolue.

CORISBE.

Seigneur, le Prince sort.

ASTRATE.

Je frémis à sa vue.

CORISBE.

815 Modérez vos transports, et considérez bien...

ASTRATE.

Hélas ! Suis-je en état de considérer rien ?

SCÈNE III.

Astrate, Agénor, Nerbal.

ASTRATE.

Venez, venez, Seigneur, jouir de ma disgrâce ;
Voir l'affreux châtement de mon aveugle audace,
Et goûter, à longs traits, le plaisir, sans égal,
820 Qu'on trouve au désespoir d'un malheureux rival.
Vous n'avez plus, enfin, aucun sujet de craindre ?

AGÉNOR.

De la Reine, en effet, j'aurais tort de me plaindre ;
Ce gage me permet d'oser le croire ainsi :
Mais vous n'avez pas lieu de vous en plaindre aussi.
825 Si mon bonheur est grand, votre gloire est extrême ;
Que voulez-vous de plus ? Vous aimez, on vous aime ;
Est-il rien de plus doux pour un coeur amoureux ?

ASTRATE.

Triomphez, insultez au sort d'un malheureux :
Corisbe m'a trop dit où ma flamme est réduite.

AGÉNOR.

830 De ce qu'a vu Corisbe, apprenez donc la suite,
Après m'avoir loué d'avoir cédé mes droits :
En mettant dans mes mains cet anneau de nos Rois ;
La Reine avec adresse a su me faire entendre
Que son coeur à vos feux s'était laissé surprendre,
835 Tâchant de s'excuser sur l'amour, dont les lois
Ne souffrent pas toujours qu'un coeur aime à son choix.
Mais qu'elle avait voulu du moins pour reconnaître,
La générosité que j'avais fait paraître ;
Et pour rendre pour moi son refus moins honteux,
840 Que ce fût de ma main que vous fussiez heureux ;
Qu'elle ne doutait point qu'après cette prière,
Ma générosité ne sa montrât entière,
Ne fit un grand effort pour couronner vos feux...

ASTRATE.

Ah ! Jusque-là, Seigneur, seriez-vous généreux ?

AGÉNOR.

845 Mon coeur ne peut former une plus noble envie ;
À cet illustre effort la gloire me convie ;
La générosité m'y fait voir mille appas ;
Mais l'amour plus puissant ne me le permet pas.

ASTRATE.

850 C'est donc-là cet amour, dont le pouvoir extrême
Devait être assez fort pour se vaincre lui-même ?

AGÉNOR.

S'il est beau de se vaincre, il est doux d'être heureux ;
Et c'est crime aux amants d'être trop généreux.
Les faiblesses toujours sont pour eux légitimes.

ASTRATE.

Vous n'aviez pas promis de suivre ces maximes ?

AGÉNOR.

855 L'Amour a beau promettre, il sait peu se trahir,
À céder son bonheur, quand il en peut jouir.
Un prix si doux vaut bien une injustice extrême.

ASTRATE.

Et vous aimez, Seigneur ? Est-ce là comme on aime ?
Est-ce ainsi qu'un grand coeur peut vouloir s'enflammer ?

AGÉNOR.

860 Que voulez-vous ? Chacun a sa façon d'aimer.
Vous aimez en héros, pour moi, je le confesse,
Le Ciel m'a fait un coeur capable de faiblesse :
Mais je n'en rougis point, et jusques à ce jour,

La faiblesse jamais n'a fait honte à l'amour.

ASTRATE.

865 Pour excuser la vôtre, elle est trop condamnable.

AGÉNOR.

La Reine pendant l'a trouvée excusable.
Son dépit, je l'avoue, a d'abord paru grand.
Mon refus l'a surprise, ainsi qu'il vous surprend.
Mais j'ai su m'excuser, et mon amour extrême
870 À d'un crime si beau fait l'excuse lui-même :
La Reine enfin m'épouse, et pour vous voir jaloux,
Le bien qui m'est offert n'en sera pas moins doux.

ASTRATE.

Mettez votre bonheur au-dessus de tout autre :
Puisque je suis aimé, mon sort vaut bien le vôtre ;
875 Et vous devez penser, malgré le nom d'époux,
Que ce n'est pas à moi d'être le plus jaloux.
Oui, quoique malheureux, puisque la Reine m'aime,
Puisque vous le savez, et par son aveu même ;
Que, malgré votre hymen, l'amour en ma faveur,
880 De ce qu'elle vous offre a séparé son coeur ;
Ce bien qui vous échappe, et que mon feu vous vole,
De tout votre bonheur, me venge et me console ;
Ce bien seul des amants fait les félicités :
Et je vous ôte en lui plus que vous ne m'ôtez.

AGÉNOR.

885 Laissez-moi les douceurs qui me sont accordées ;
Et jouissez en paix de ces belles idées.
Tandis qu'un noeud sacré, propice à mes souhaits,
Va mettre entre mes bras la Reine et ses attraits :
Que sans m'embarrasser d'un scrupule inutile,
890 Je vais être à vos yeux le possesseur tranquille ;
Et vais enfin, au gré de mes transports pressants,
M'assurer d'être heureux sur la foi de mes sens :
Pour vous en consoler ; songez qu'au fond de l'âme,
La Reine avec regret s'arrache à votre flamme.
895 Goûtez ce doux triomphe ; imaginez vous bien
Qu'après de votre sort tout mon bonheur n'est rien ;
Et par les faux appas d'une victoire vaine,
Soyez ingénieux à flatter votre peine.
J'y veux bien consentir ; un reste d'amitié
900 M'oblige à voir encor vos maux avec pitié ;
Et sûr d'un bien solide, il ne me coûte guère
De vous abandonner un bien imaginaire.
Ainsi chacun de nous se tiendra satisfait,
Vous de vous croire heureux, moi de l'être en effet.

ASTRATE.

905 Que sert de déguiser mon malheur et le vôtre :
Nous ne sommes, Seigneur, heureux ni l'un ni l'autre.
Pour l'être, c'est trop peu de me savoir aimé,
S'il faut vous voir ravir tout ce qui m'a charmé,
Mais sans l'heur d'être aimé, rien aussi n'est capable

910 De vous donner jamais un bonheur véritable :
Et, sans doute, il faudrait qu'un seul, pour être heureux,
Obtint ce que le sort sépare entre nous deux.
Il en est un moyen, si vous aimez la gloire.

AGÉNOR.

915 Ce discours est obscur, du moins je le veux croire :
Et pour vous faire grâce, étant ce que je suis,
N'y vouloir rien comprendre, est tout ce que je puis.

ASTRATE.

Si j'ai de vous, Seigneur, quelque grâce à prétendre,
C'est de ne m'en point faire, et de vouloir m'entendre :
De répondre au dessein que vous dissimulez.

AGÉNOR.

920 Hé bien, je vous entends, puisque vous le voulez.
Nerbal, faites venir des gardes de la Reine.

Nerbal rentre.

ASTRATE.

Quoi ! Me faire arrêter ?

AGÉNOR.

J'y consens avec peine :
Mais je m'y vois forcé dans le rang que je tiens,
Plus pour vos intérêts encor que pour les miens.
925 Votre fureur trop forte a besoin qu'on l'arrête ;
À trop d'emportement je vois qu'elle s'apprête,
Et vous estime assez pour vouloir prévenir
Le regret que j'aurais d'avoir à vous punir.
Quiconque en d'autres mains voit tout ce qui le charme,
930 Sent toujours des transports qu'il est bon qu'on désarme ;
J'en prends soin pour vous-même, et crois vous trop devoir.
Pour vous abandonner à votre désespoir.
Je veux vous en défendre, et j'aurais l'âme ingrate...
Mais on vient par mon ordre.

SCÈNE IV.

Agénor, Astrate, Géraste, Gardes.

AGÉNOR, à Géraste.

Assurez-vous d'Astrate.

GÉRASTE.

935 Seigneur...

AGÉNOR.

N'hésitez point ; vous savez qui je suis ;
À cette marque, enfin, voyez ce que je puis.

GÉRASTE, à Agénor.

Quelque droit qu'elle donne à la grandeur suprême,
Mon ordre est de venir m'assurer de vous-même.

AGÉNOR.

De moi ! La Reine ainsi trahirait mon espoir.

GÉRASTE.

940 Je vous plains, mais Seigneur, vous savez mon devoir.
Il nous faut votre épée.

AGÉNOR.

Il faut bien vous la rendre ;
Je ne suis pas en lieu de pouvoir m'en défendre.

GÉRASTE.

À regret...

AGÉNOR.

Vos regrets ne font rien à mon sort.
Allons.

GÉRASTE.

945 Il m'est enjoint de vous conduire au Fort,
Mais la Reine, Seigneur, auparavant désire
Que nous vous demandions la marque de l'Empire.

AGÉNOR.

Tenez, reportez-lui...

GÉRASTE.

950 Nous n'aurons pas besoin,
Puisqu'Astrate est ici, de la porter plus loin.
C'est en vos mains, Seigneurs, qu'un ordre exprès m'engage
À remettre du trône et la marque et le gage.

À Astrate.

La Reine à votre espoir permet tout en ce jour.

AGÉNOR.

Le sort change ; je tombe, et voici votre tour.
Allons, épargnez-moi, dans le mal qui m'accable,
D'un rival triomphant la vue insupportable ;

À Géraste.

955 Je trouve encor sa joie, au fort de mon malheur,
Plus cruelle à souffrir que ma propre douleur.
Il est assez heureux sans jouir de ma peine.

ASTRATE.

Allez. Je vais, Seigneur, rendre grâce à la Reine :
Et, quoi que mon rival, ce n'est pas près de vous
960 Qu'un triomphe si beau doit m'être le plus doux.

SCÈNE V.

Sichée, Astrate.

SICHÉE.

Où courez-vous, mon Fils ?

ASTRATE.

Où mon bonheur m'appelle.

SICHÉE.

J'ai tout su de la Reine, et je sors d'avec elle.

ASTRATE.

Si vous savez pour moi jusqu'où va sa bonté,
N'arrêtez point, Seigneur, un amant transporté.

SICHÉE.

965 J'ai beaucoup à vous dire.

ASTRATE.

Ah ! Souffrez que je prenne
Avant tout autre soin, celui de voir la Reine.
Je ne puis moins, Seigneur, et je lui dois assez.

SICHÉE.

Vous pourriez lui devoir moins que vous ne pensez.

ASTRATE.

970 Le Prince est arrêté : qu'aurais-je encore à craindre ?
La Reine aussi pour moi peut-elle avoir su feindre ?
Et puis-je perdre encor l'espoir que je reprends,
Lorsque j'en ai ce gage, et l'amour pour garants ?

SICHÉE.

Non ; ce gage à vos vœux permet de tout prétendre,
Le Prince à ces appas s'est trop laissé surprendre,
975 Et la Reine n'a feint de l'en laisser jouir,
Que pour sonder son âme, et pour mieux l'éblouir.
Elle cherchait pour rompre un prétexte à se plaindre :
Enfin si vous voulez, vous n'avez rien à craindre,
Vous serez son époux.

ASTRATE.

Hélas ! Si je le veux ?
980 Doutez-vous qu'un amant, Seigneur, veuille être heureux ?

SICHÉE.

Je vous estime assez pour ne pas vouloir croire,
Qu'en votre cœur l'amour l'emporte sur la gloire.

ASTRATE.

Je crois que pour les feux dont je me sens brûler,
Ma gloire et mon amour n'ont rien à démêler.
985 Qu'est-il plus glorieux que l'hymen d'une Reine ?

SICHÉE.

D'une Reine coupable, odieuse, inhumaine ?
Qui pour son coup d'essai, s'immola nos vrais Rois ?
Et qui n'a de leur rang que ses crimes pour droits ?

ASTRATE.

Ah ! Seigneur, est-ce à moi de la trouver coupable ?
990 Et fût-elle à vos yeux encor plus condamnable,
N'en jugeriez-vous pas plus favorablement,
Si vous l'examiniez avec des yeux d'amant ?
J'aimais déjà la Reine avant son injustice ;
Je vis avec horreur ce sanglant sacrifice ;
995 J'en frémis en secret ; mais quand on est charmé,
Que n'excuse-t-on point dans un objet aimé ?
L'éclat de deux beaux yeux adoucit bien un crime :
Aux regards des amants tout paraît légitime :
Leur esprit tient toujours le parti de leur cœur ;
1000 Et l'Amour n'est jamais un juge de rigueur.

SICHÉE.

Si l'horreur des forfaits n'a rien qui vous arrête,
Appréhendez du moins l'orage qui s'appête.
 Craignez de vous charger, par un sceptre odieux,
De la fureur du peuple, et du courroux des Dieux.
1005 Sur un trône usurpé la Reine trop soufferte,
 Touche peut-être enfin, au moment de sa perte :
 Tout l'État à ses lois n'obéit qu'à regret ;
 On murmure, on cabale, on conspire en secret ;
 Le vrai Roi va paraître, et la Reine chancelle.
1010 Gardez qu'un noeud fatal vous entraîne avec elle,

Ne vous hâtez point tant de régner à ce prix,
Et de monter au trône au point de son débris.

ASTRATE.

Je vous entends, Seigneur, le sang en vous s'alarme,
Des périls qu'il croit voir à l'hymen qui me charme,
1015 Et j'ai de quoi calmer l'effroi qu'en ma faveur,
Tout l'amour paternel excite en votre coeur.
La gloire qui m'attend, sans péril m'est offerte,
La conspiration est enfin découverte.

SICHÉE.

Découverte !

ASTRATE.

Oui, Seigneur, et par mes soins de plus,
1020 Plusieurs des conjurés me sont déjà connus :
Je vais de ce pas même en instruire la Reine.
Pygmalion en est, Bazore et Nicogène.

SICHÉE.

Ces trois sont nos amis.

ASTRATE.

S'il en est dans la Cour,
Est-il quelque amitié qui résiste à l'amour ?

SICHÉE.

1025 Je vois qu'il n'est plus temps qu'avec vous je déguise,
Et qu'il faut vous montrer le chef de l'entreprise :
Celui qui du vrai Roi connaît seul tout le sort ;
Et qui contre la Reine a fait le plus d'effort.

ASTRATE.

Montrez-le-moi, Seigneur, par cette connaissance :
1030 La Reine, et mon bonheur, sont en pleine assurance :
Ce rebelle puni, nous sommes sans effroi.

SICHÉE.

Connaissez-le, mon fils, vous le voyez en moi.

ASTRATE.

Ce pourrait être vous ?

SICHÉE.

Oui, c'est moi, dont le zèle,
Pour le sang de nos Rois, toujours ferme et fidèle,
1035 Contre la tyrannie, a jusques à ce jour,
Ligué les plus puissants du peuple et de la Cour.
C'est moi qui du vrai Prince ai seul la connaissance ;
Qui des usurpateurs l'ai sauvé dès l'enfance,
Et qui l'ai réservé pour venger ses parents,
1040 Pour reprendre leur sceptre et punir les tyrans.

Ce dessein découvert rend ma perte certaine ;
Elle est trop importante au salut de la Reine :
Vous me perdez, mon fils, si vous parlez.

ASTRATE.

Hélas !

Je perds la Reine aussi, si je ne parle pas.

SICHÉE.

1045 Sa perte avec la mienne entre-t-elle en balance ?
Je sais ce qu'est l'amour, j'en connais la puissance,
Et veux bien pardonner aux transports d'un amant,
Cette excusable erreur d'un premier mouvement.
Mais je ne doute point qu'après cette faiblesse,
1050 Votre coeur tout entier pour moi ne s'intéresse.
Quoi que d'abord l'amour ait pu vous inspirer,
Contre tous ses efforts le sang doit m'assurer :
Je me fie au pouvoir des droits de la nature ;
À la vertu d'un fils jusqu'ici toute pure ;
1055 Au premier des devoirs, au plus sacré lien...

ASTRATE.

Seigneur, contre l'amour, ne vous fiez à rien.
Que tout vous soit suspect, le sang, la vertu même :
Craignez tout d'un amant, qui craint pour ce qu'il aime.
Le plus sûr est pour vous de quitter les mutins :
1060 De les abandonner à leurs mauvais destins :
Venez demander grâce, et nous l'aurons sans peine ;
Venez. Seigneur, venez, dite tout à la Reine.

SICHÉE.

Moi ! Trahir mes serments, mon Prince et mes amis ?
Plutôt, si vous l'osez, trahissez-moi, mon fils.
1065 Pensez-vous que l'appas du rang qu'on vous présente,
À cet infâme prix, me corrompe ou me tente ?
Connaissez mieux ma foi, rien ne peut l'émouvoir,
Et je n'ai point de fils si cher que mon devoir.
J'ai juré de venger mon maître légitime ;
1070 De couronner son sang, de détrôner le crime ;
D'affranchir mon pays d'un empire odieux ;
Ou du moins de périr d'un trépas glorieux.
Dans un si grand dessein je suis inébranlable ;
Il faut qu'enfin la Reine, ou trébuche, ou m'accable,
1075 Que vous voyez ses jours ou les miens terminés :
Et c'est à vous à voir quel parti vous prenez.

ASTRATE.

Entre la Reine et vous je n'en ai point à prendre,
Que celui de vouloir tour à tour vous défendre ,
Vous garder l'un de l'autre, et toujours me ranger
1080 Du parti seulement où sera le danger.
Il me paraît d'abord du côté de la Reine ;
Pardonnez si j'y cours.

SICHÉE.

Quoi la nature est vaine ?

ASTRATE.

Vous n'avez pas encor besoin de mon secours,
Seigneur, et de la Reine on va trancher les jours.
1085 Avec le même soin que, comme amant fidèle,
Je vais, ou la sauver, ou périr avec elle ;
Je saurai, l'ayant mise à couvert de vos coups,
Vous sauver comme fils, ou périr avec vous.
Je n'examine point dans cette conjoncture,
1090 Qui doit vaincre ou céder, l'amour ou la nature :
Sans juger qui des deux doit être plus puissant,
Je regarde au péril, et cours au plus pressant.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

Bazore, Sichée, Nicogène.

BAZORE.

N'en doutons point, l'amour a fait parler Astrate ;
Notre entreprise est sue, il est temps qu'elle éclate :
1095 Il faut sans plus tarder presser les derniers coups,
Et, si nous différons, tout est perdu pour nous.
Des tyrans désunis la force divisée,
Semble nous offrir même une victoire aisée ;
Le désordre est entre eux, le Prince est arrêté ;
1100 Et suivant le dessein entre nous concerté,
Ses partisans aigris s'engageront sans peine,
À pousser leur fureur jusqu'à perdre la Reine :
Les Gardes d'Agénor sont gagnés presque tous,
Et nos amis tout prêts n'attendent plus que nous.

SICHÉE.

1105 Allez donc les conduire et marcher à leur tête.
Le soin de voir mon fils pour un moment m'arrête ;
Il peut beaucoup, ici, son nom seul est bien fort ;
Je vais pour l'entraîner, faire un dernier effort :
Mais puisque nos amis sont tout prêts d'entreprendre :
1110 J'aurai soin d'achever ; commencez sans m'attendre :
Notre salut dépend de tout précipiter,
De n'être point surpris.

NICOGENE.

Nous allons tout tenter.
Vous n'avez seulement qu'à faire enfin paraître
Celui que de l'État nous devons rendre maître ;
1115 Ne nous le cachez plus, puisqu'il est en ces lieux ;
Montrez-nous notre Roi, nous en combattons mieux.

SICHÉE.

Vous l'aurez pour témoin de votre zèle extrême.
J'espère aller dans peu vous joindre avec lui-même :
L'amener, soutenir ses propres intérêts...
1120 Mais mon fils sort, allez, je vous suivrai de près.

SCÈNE II.

Astrate, Sichée.

ASTRATE.

Rassurez-vous, Seigneur, et cessez de vous plaindre ;
Ni vous ni vos amis vous n'avez rien à craindre.

SICHÉE.

Si vous n'avez rien dit, rien ne doit m'étonner.

ASTRATE.

J'ai tout dit, mais Seigneur, j'ai fait tout pardonner.
1125 La Reine, en ma faveur, oubliant votre audace,
À vous, aux conjurés, consent à faire grâce ;
Et toute sa rigueur se borne au seul trépas
De l'auteur du désordre et de vos attentats.

SICHÉE.

La Reine achèverait l'injuste sacrifice...

ASTRATE.

1130 Souffrez-lui, s'il se peut, encor cette injustice ;
Ce sera la dernière, et l'État agité
En a même besoin pour sa tranquillité.
Dans ces deux ennemis un devoir implacable
Rend à jamais la haine irréconciliable :
1135 Un père massacré, deux frères égorgés,
Tôt ou tard doivent être ou suivis ou vengés.
Le Prince malheureux qui reçoit cette offense,
Doit renoncer au jour plutôt qu'à la vengeance,
Et la Reine engagée à cette cruauté,
1140 N'en peut, qu'en l'achevant, trouver l'impunité.

SICHÉE.

Et pour prix de ma grâce, il faut livrer mon maître ?

ASTRATE.

Non, Seigneur ; seulement faites-le moi connaître.
Ne craignez rien de moi de honteux ni de bas :
J'irai seul l'attaquer sans secours que mon bras ;
1145 Et n'imiterai point le soin indigne et lâche,
Dont il vous fait armer, quand lui-même il se cache.
Laissez-le enfin paraître, et par son propre effort,
Soutenir contre moi la gloire de son sort.
Il cherche à se venger, j'aime avec violence ;
1150 Il trouble mon amour, je trouble sa vengeance ;
Il ne peut se venger sans commencer par moi ;
Je ne puis sans sa perte, aimer qu'avec effroi :
Souffrez que nous suivions les transports qui nous guident :
Que ces grands différends entre nous se décident,
1155 Et qu'enfin l'un des deux, à l'autre ôtant le jour,

Montre qui peut le plus, la vengeance ou l'amour.

SICHÉE.

Hé bien ! Puisque étouffant vos vertus magnanimes,
Vous voulez de la Reine épouser jusqu'aux crimes,
En achever l'horreur, et l'oser soutenir ;
1160 Il faut vous dire tout, mais c'est pour vous punir.

ASTRATE.

Cet ennemi, Seigneur, est-il si redoutable ?

SICHÉE.

De quelque fermeté dont vous soyez capable,
Je suis sûr de vous voir pâlir d'étonnement,
Et frémir de terreur à son nom seulement.

ASTRATE.

1165 Ces menaces ne font qu'augmenter mon envie,
Nommez-le-moi, Seigneur, m'en coûtât-il la vie.

SICHÉE.

Par cet aveu qu'un père a commis à ma foi,
Apprenez donc le sort du dernier fils du Roi ;
Connaissez l'ennemi dont l'implacable haine,
1170 Doit, à son sang versé, tout celui de la Reine.

ASTRATE, lit dans les tablettes que Sichéé lui montre.

Le plus jeune de mes trois fils
Échappe aux cruels ennemis
Dont sur moi l'injustice éclate ;
Et quand il sera temps de découvrir son sort,
1175 Ou pour rompre mes fers, ou pour venger ma mort,
Sichéé en est cru père, et son nom est Astrate.

Il continue en rejetant les tablettes.

Ah d'un coup plus affreux peut-on être percé !
Je serais né du sang que la Reine a versé ?
Quoi j'aurais à venger par des lois trop sévères,
1180 Sur un si cher objet, mon Père et mes deux Frères !
Et quand nos coeurs charmés se croyaient tout permis,
Malgré l'amour et nous, nous serions ennemis ?

SICHÉE.

Il est trop vrai, Seigneur, vous le devez connaître.

ASTRATE.

Le puis-je croire, hélas ! Quelque vrai qu'il puisse être ?

SICHÉE.

1185 Je puis vous en convaincre, et cet aveu du Roi,
Pour en oser douter est trop digne de foi.
Quand le Père d'Élise eut la coupable audace

De mettre aux fers le vôtre et d'usurper sa place,
Un fils que je perdis, dont je celai la mort,
1190 Me donna le moyen d'assurer votre sort :
Vous étiez de même âge ; et tous deux dans l'enfance,
Et son nom aisément cacha votre naissance.

ASTRATE.

Qu'à jamais ce secret n'est-il caché pour moi ?
Ah ! Cruel, fallait-il, si je suis fils du Roi,
1195 Pour me montrer la main qui fit périr mon père,
Attendre que l'amour me la rendît si chère ?
Et ne deviez-vous pas, pour le bien de mes jours,
Ou m'avertir plutôt, ou vous taire toujours ?

SICHÉE.

Avant qu'oser, Seigneur, vous apprendre l'offense,
1200 J'ai cru vous en devoir assurer la vengeance,
Et n'ai pas dû prévoir un malheureux amour,
Qui ne s'est déclaré qu'en ce funeste jour.

ASTRATE.

Mais si je sors du sang qu'a répandu la Reine ;
Quand par les Syriens sa perte était certaine,
1205 Pourquoi, dans son péril, vous-même m'engager
Contre des ennemis armés pour me venger ?

SICHÉE.

Des Syriens pour nous la haine héréditaire,
N'aspirait à rien moins qu'à venger votre père ;
La mort des tyrans et leur punition,
1210 N'étaient qu'un beau prétexte à leur ambition...
Ils n'en voulaient qu'au trône ou vous devez prétendre ;
Et si vos soins contre eux ne l'avaient su défendre,
Nous aurions eu besoin d'efforts beaucoup plus grands,
Pour l'ôter de leurs mains, que des mains des tyrans.
1215 La vengeance d'un père à vous seul était due ;
Je vous l'ai réservée, et l'heure en est venue,
L'objet vous en fût-il cent fois plus précieux,
Levez le bras, Seigneur, et détournez les yeux ;
Faites votre devoir sans regarder le reste.

ASTRATE.

1220 Qu'il est cruel ! Ô Dieux ! Ce devoir trop funeste :
Je ne puis, sans frémir, seulement y penser :
Hé ! Ne serait-il rien qui pût m'en dispenser !

SICHÉE.

Perdre et punir la Reine, étant ce que vous êtes,
Sont des lois qu'elle-même à votre bras a faites ;
1225 Votre père par elle, et vos frères meurtris...

ASTRATE.

Hélas ! Si je pouvais n'être que votre fils ?

SICHÉE.

Vous êtes fils du Roi, la preuve en est trop claire.

ASTRATE.

N'importe, par pitié soyez toujours mon Père.

SICHÉE.

Votre sort est trop beau...

ASTRATE.

Le prix m'en fait horreur,
1230 Et j'aime encore mieux mille fois mon erreur.
Laissez, laissez-moi fuir cette fatale gloire ;
Laissez-moi, s'il se peut, tâcher de n'en rien croire ;
Repousser de mon coeur cette affreuse clarté,
Et garder de mon sort l'heureuse obscurité.

SICHÉE.

1235 Faites-vous un effort, pour dégager votre âme,
De ces transports honteux d'une coupable flamme :
Seigneur, considérez que l'amour désormais,
Est entre Élise et vous interdit pour jamais ;
Que cet indigne feu n'a plus droit de paraître ;
1240 Et que, pour l'étouffer, quelque sort qu'il puisse être,
Dans la peur de tomber de son injuste rang,
La Reine n'a versé que trop de votre sang,
Songez que cet amour qui vous trouble et vous gêne,
Qui vous usurpe un coeur qui n'est dû qu'à la haine ;
1245 Cet amour qui vous guide au crime le plus noir,
Corrompt votre vertu, séduit votre devoir ;
Cet amour qui vous rend à vous-même perfide,
Qui vous force à chérir une main parricide,
Doit être ici pour vous le premier des tyrans,
1250 Qu'il faut sacrifier au sang de vos parents.
Rendez-vous à la gloire ; allez, où vous appelle
L'impatiente ardeur d'un peuple plein de zèle ;
Suivez de votre sort l'irrévocable loi :
Montrez-vous digne fils du véritable Roi :
1255 Laissez-vous arracher aux flammes indiscretes...

ASTRATE.

Ah ! J'aperçois la Reine !

SICHÉE.

Ah ! Songez qui vous êtes !

ASTRATE.

Hélas ! Qui que je sois, à cet aspect charmant,
Je ne me connais plus, et ne suis plus qu'amant.
Tout mon devoir s'oublie aux yeux de ce que j'aime.

SICHÉE.

1260 J'en vais donc prendre soin pour vous, malgré vous-même.

SCÈNE III.
Élise, Astrate, Corisbe.

ÉLISE.

Hé bien mon ennemi vous est-il découvert ?
Nul espoir contre lui ne peut-il m'être offert ?
Doit-il m'ôter le sceptre et la vie...

ASTRATE.

Ah ! Madame !

ÉLISE.

1265 Je vous trouve interdit ! Qui trouble ainsi votre âme ?
Tout votre soin pour moi n'a-t-il rien obtenu ?

ASTRATE.

Hélas ! Votre ennemi ne m'est que trop connu.

ÉLISE.

1270 En l'état où je suis c'est peu de le connaître ;
Peut-être de ces lieux est-il déjà le maître.
On vient de m'avertir que le peuple en fureur
Se soulève, s'attroupe, et s'arme en sa faveur ;
Et qu'un gros de soldats, joint à la populace,
En soutient la révolte, et redouble l'audace.
J'ai vu même à ce bruit la frayeur s'emparer
De ceux en qui j'ai cru devoir plus espérer ;
1275 Tout cherche à me trahir, tout me devient funeste,
Et si j'ai quelque espoir, c'est en vous qu'il me reste ;
Mon ennemi sans vous est sûr de m'accabler.

ASTRATE.

1280 Non, n'appréhendez rien, c'est à lui de trembler.
L'état où mon amour l'a déjà su réduire,
Ne lui peut désormais permettre de vous nuire.

ÉLISE.

Quoi, contre ses efforts, vous pourriez m'assurer ?

ASTRATE.

Je puis même encor plus, je puis vous le livrer.

ÉLISE.

Me le livrer vous-même ? Ô Ciel ! Se peut-il faire
Que j'aie un bien si doux, par une main si chère ?

1285 Et que le plus mortel de tous mes ennemis,
Par un amant aimé, me soit enfin remis ?
Ce temps presse ; à ma haine offrez donc sans attendre,
Ce sang fatal qu'il faut achever de répandre :
De cette heureuse mort, hâtons-nous de jouir.

ASTRATE.

1290 Hé bien Madame, hé bien, il faut vous obéir,
Et pour tarir ce sang qui vous est si funeste,
En montrer à vos yeux le déplorable reste.
Ce dernier fils d'un Roi par votre ordre égorgé ;
Ce fils par son devoir à vous perdre engagé ;
1295 Cette victime encore à vos jours nécessaire ;
Ce malheureux vengeur d'un misérable père,
D'une maison détruite et d'un sceptre envahi ;
Enfin cet ennemi tant craint et tant haï,
Dont nous cherchions la perte avec un soin extrême,
1300 Qui l'eût pu croire ! Hélas ! Madame, c'est moi-même.

ÉLISE.

Vous ! Ô Ciel ! Vous, Astrate !

ASTRATE.

En vain, pour me flatter,
J'ai fait ce que j'ai pu pour tâcher d'en douter.
Sichée, en me montrant ce que je frémis d'être,
S'il en eût cru mon coeur, m'eût laissé méconnaître :
1305 Mais de ce sort affreux ignoré jusqu'ici,
Il ne m'a, malgré moi, que trop bien éclairci.
Je vois que ce revers, comme moi vous accable ;
Que votre âme à ce coup n'est pas inébranlable.

ÉLISE.

Si j'ai cru l'être, Astrate, et me l'étais promis,
1310 Je ne vous comptais pas parmi mes ennemis.
Je me vantais à tort d'un courage invincible,
D'une âme à la terreur, au trouble inaccessible,
L'ingénieux courroux du Ciel plein de rigueur,
N'a que trop bien trouvé le faible de mon coeur.
1315 J'aurais bravé mon sort, s'il ne m'eût point trompée :
Je ne m'en gardais pas par où j'en suis frappée.
De ce piège des Dieux, qui se fût défié ?
Mon coeur était sans doute assez fortifié
Contre tous les dangers qui menaçaient ma vie ;
1320 Il ne l'était que trop contre un peuple en furie,
Contre les Dieux vengeurs, les Destins en courroux ;
Mais il ne l'était pas contre l'Amour et vous.

ASTRATE.

De l'Amour et de moi que peut craindre votre âme ?
Contre votre ennemi vous pouvez tout, Madame ;
1325 Vous vouliez le connaître, et je vous l'ai montré ;
Vous cherchiez à le perdre, et je vous l'ai livré.
N'épargnez pas mon sang dans ce malheur extrême,
Vous en avez besoin, il me pèse à moi-même ;
Il coulera sans peine, et tout vous est permis,

1330 Il est coupable assez de nous faire ennemis.
Trop heureux s'il vous laisse en paix au rang suprême...

ÉLISE.

Ne me reprochez pas d'aimer le diadème.
S'il m'a pu tant coûter d'injustice et de soin,
C'était pour vous l'offrir, l'Amour m'en est témoin.
1335 Je n'ai fait cependant rien qui ne vous trahisse ;
Le Ciel contre mes vœux tourne mon injustice,
Et tout ce que pour vous j'ai commis de forfaits,
Au lieu de nous unir nous sépare à jamais.

ASTRATE.

Ainsi Madame, ainsi, pour avoir su vous plaire ;
1340 C'est donc moi qui vous fit sacrifier mon père,
Répandre tout le sang qui m'avait animé ;
Et je fus parricide à force d'être aimé.

ÉLISE.

Vous vous justifierez en immolant ma vie :
Et serez innocent quand vous m'aurez punie.
1345 Vous devez vous venger et même me haïr :
Votre sort vous l'ordonne...

ASTRATE.

Hé lui puis-je obéir ?
Vous, un objet pour moi de haine et de vengeance !
Et vous me condamnez à cette obéissance ?

ÉLISE.

J'avouerai ma faiblesse, Astrate, et qu'en effet
1350 J'ai peine à vous presser d'obéir tout-à-fait.
Ne suivez qu'à demi ce devoir trop funeste ;
Sauvez m'en la moitié je suis d'accord du reste ;
J'y consens sans regret, vengez-vous, mais hélas !
Astrate, s'il se peut, ne me haïssez pas.

ASTRATE.

Ah ! J'obéirai trop, pour peu que j'obéisse,
Et comment voulez-vous qu'un amant vous punisse ?
Non, non, le Ciel veut bien voir trahir son courroux,
Puisqu'il prend un vengeur si faible contre vous :
C'est pour vous épargner qu'en mes mains il vous livre ;
1360 Qu'il m'impose un devoir que je ne saurais suivre ;
Et s'il avait voulu vous perdre absolument,
Il ne s'en fierait pas au devoir d'un amant.

ÉLISE.

C'est par vous toutefois qu'il veut que je périsse ;
Un Oracle l'assure ; il faut qu'il s'accomplisse :
1365 Les Dieux me l'ont trop dit, pour en oser douter.

ASTRATE.

L'Amour est le Dieu seul qu'il en faut consulter ;
Et sa voix, dans mon coeur, s'expliquant sans obstacle,
Vous répond du contraire, et vaut bien votre Oracle.
C'est le Dieu qui me touche et me connaît le mieux,
1370 Fiez-vous plus à lui qu'à tous les autres Dieux,
S'ils menacent par moi vos jours et votre Empire,
Ils se sont abusés, j'ose les en dédire ;
Je prétends vous sauver en dépit des destins.

SCÈNE IV.

Géraste, Élise, Astrate, Corisbe.

GÉRASTE.

Ah ! Madame, tout cède au pouvoir des mutins ;
1375 Et l'ennemi fatal réservé pour vous nuire,
Au dernier désespoir est prêt à vous réduire.
De sa haine pour vous tout est à redouter ;
Sa vengeance a déjà commencé d'éclater,
Et contre votre sang, la fureur qui l'anime,
1380 A pris dans Agénor sa première victime.
Mais ce qui doit surprendre, est qu'on a fait effort
Pour même, en l'immolant, vous charger de sa mort.
Ces mutins, à la force ajoutant l'artifice,
Vous ont de ce trépas imputé l'injustice.
1385 D'abord avec succès ce faux bruit a couru ;
Des amis d'Agénor le parti s'est accru,
Et l'effort réuni de toute la tempête,
Vient jusqu'en ce palais fondre sur votre tête.

ÉLISE, à Astrate.

Vous voyez que des Dieux l'implacable courroux,
1390 Veut que vous vous vengiez, Astrate, et malgré vous.

ASTRATE.

Malgré ces Dieux, Madame, allons donc vous défendre,
Et d'eux ou de mon coeur, voir qui s'est pu méprendre.

ÉLISE.

Écoutez votre sang.

ASTRATE.

Ses cris sont superflus ;
J'écoute mon amour, et n'entends rien de plus.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

Élise, Corisbe.

ÉLISE.

1395 Quelque effort que le Ciel à m'accabler emploie,
Il est temps qu'à tes yeux mon coeur s'ouvre à la joie.

CORISBE.

Auriez-vous quelque espoir qu'Astrate pût calmer,
Ceux que ses intérêts malgré lui font armer,
Et que votre salut si proche du naufrage,
1400 Une seconde fois fut encor son ouvrage ?

ÉLISE.

J'ai vu moi-même, Astrate, au-delà de mes vœux,
Tenter tout ce que peut un héros amoureux.
Je l'ai vu d'un balcon courir droit à la porte,
Qu'attaquait des mutins la troupe la plus forte :
1405 Après avoir en vain essayé plusieurs fois,
D'arrêter leur fureur, du geste et de la voix ;
Voyant que le tumulte empêchait de l'entendre,
Il a changé ces soins en ceux de me défendre :
Pour moi contre lui-même il s'est cru tout permis,
1410 Et de ses partisans s'est fait des ennemis.

CORISBE.

Avec le peu d'amis qui vous restent fidèles,
Que pourra ce héros contre tant de rebelles ?

ÉLISE.

Montrer qu'il m'aime encor, malgré tout mon malheur,
Corisbe, et c'est assez pour charmer ma douleur.
1415 Quand on aime, et qu'on trouve en un destin contraire,
Du côté de l'amour de quoi se satisfaire ;
C'est un bien qui tient seul lieu de tout autre bien,
Et ce qu'on perd d'ailleurs ne coûte presque rien.
Après avoir pu voir l'ennemi que j'offense,
1420 Au lieu de me punir, s'armer pour ma défense,
Abandonner pour moi le sang de ses parents :
Étouffer dans son coeur leurs mânes murmurants,

D'instrument de ma perte en devenir l'obstacle,
Essayer de tromper et les Dieux et l'Oracle :
1425 M'immoler son devoir, et plus amant que fils,
Démentir les destins qui nous sont ennemis,
Et de la même main pour mon trépas choisie,
Lutter contre le sort pour me sauver la vie ;
Quel qu'en soit le succès, ce triomphe secret
1430 Me doit suffire, au moins pour mourir sans regret.

CORISBE.

Je ne vois pour mourir, rien encor qui vous presse.

ÉLISE.

Astrate est en péril : veux-tu que je l'y laisse ?
Non, non ; hâtons ma perte, et l'allons dispenser
De s'exposer aux coups qu'on me veut adresser.
1435 J'aime encor moins que lui la vie et la couronne,
Et le danger qu'il court, est le seul qui m'étonne.
Il faut qu'un prompt trépas, qui soit tout de ma main,
Lui sauve des forfaits qu'il pourrait faire en vain,
Que j'emporte, en mourant le crime où je le lie,
1440 Et qu'avec la vertu je le réconcilie.
Après ce que pour moi lui fait faire l'amour,
C'est bien le moins pour lui, que je doive à mon tour.

CORISBE.

Quoi vous n'attendrez pas...

ÉLISE.

Que veux-tu que j'attende ?
Que de mes ennemis tout mon destin dépende ?
1445 La mort est bien plus belle avant l'extrémité,
Et lorsqu'elle est un choix, qu'une nécessité.
Nous-mêmes prévenons le Ciel, et sa Justice,
Et laissons à douter, devant mon supplice,
Ce que ma destinée aurait pu devenir,
1450 Si je n'avais aidé les Dieux à me punir.
Allons de... Mais en vain cette douceur me flatte,
Je vois mes ennemis, et ne vois point Astrate.
Puisqu'il ne paraît point, et qu'il n'a pas vaincu,
Je dois le croire mort, et j'aurai trop vécu.

SCÈNE II.

Sichée, Nicogène, Bazore, Nerbal, Élise,
Corisbe, Soldats.

SICHÉE.

1455 Voici la Reine, Amis, sa perte est légitime :
Mais respectons le trône, en punissant le crime :
Empêchez que le peuple ose passer plus loin,
Et laissez de nos Rois la vengeance à mon soin.

Nicogène et Nerbal rentrent. À la Reine.

1460 Quoique par un devoir qui m'est inviolable,
Je serve contre vous le sort qui vous accable,
Le respect qu'on vous doit m'est encor trop connu.

ÉLISE.

Qu'avez-vous fait d'Astrate, et qu'est-il devenu ?

SICHÉE.

Cessez de vous flatter qu'il vous puisse défendre ;
Il n'est plus en état d'oser rien entreprendre.

ÉLISE.

1465 Quoi ce héros est mort ? Et le peuple animé...

SICHÉE.

1470 Madame, il est vivant, mais il est désarmé.
Sa flamme à notre zèle en vain s'est opposée ;
Son épée en éclats jusqu'en sa main brisée,
L'a laissé sans défense, et mis hors de pouvoir
De plus faire d'effort pour trahir son devoir.
Dans la chute ou des Dieux la rigueur vous entraîne,
J'ai voulu de le voir vous épargner la peine ;
Vous sauver à tous deux des regrets superflus :
On le garde.

ÉLISE.

Ainsi donc, je ne le verrai plus.

SICHÉE.

1475 Vous plaignez-vous d'un soin...

ÉLISE.

De quoi que l'on me prive,
Je ne me plains de rien, pourvu qu'Astrate vive ;
Et si l'on sauve en lui ce que j'aime le mieux,
Quel que soit mon malheur, je le pardonne aux Dieux.
Mais puis-je avant ma mort, vous faire une prière ?

SICHÉE.

1480 Il n'est rien que pour vous, et pour faveur dernière...

ÉLISE.

Vous parler de prière au point où je me vois,
Est dire encore allez que ce n'est pas pour moi.
Je sais l'amour d'Astrate, et juge par moi-même,
Qu'il est doux de mourir, quand on perd ce qu'on aime,
1485 Et que pour me rejoindre, il ne manquera pas
De vouloir fuir la vie, au bruit de mon trépas :
Ayez soin d'empêcher son désespoir funeste,
C'est de quoi je vous prie, et vous quitte du reste.
Ce n'est que dans ses jours que je prends intérêt,
1490 Et vous pouvez des miens user comme il vous plaît.

SICHÉE.

Je révère le rang où vous avez pris place...

Il se fait un grand bruit derrière le théâtre.

Mais je crains tout du peuple, et ce bruit vous menace.

ÉLISE.

Qu'on me laisse en repos ; je sais ce que je dois,
Et je satisferai les Dieux, le peuple et moi...

Elle entre dans son cabinet.

SICHÉE, à Bazore.

1495 Son amour lui fait peine à renoncer à vivre,
Ami, pour l'observer, prenez soin de la suivre.
J'irai voir cependant d'où naît ce bruit confus.

SCÈNE III.

Astrate, Sichée, Soldats.

ASTRATE, s'arrachant des mains des Soldats.

Ôtez-moi donc la vie, ou ne m'arrêtez plus.
Cruels, traiter ainsi Votre Roi, votre maître.

SICHÉE, aux Soldats.

1500 Excusez les transports qui le font méconnaître ;
Et pour le ramener de cet égarement,
Laissez-moi sans témoins lui parler un moment.

Les Soldats rentrent.

Dans peu j'avouerai tout : n'en soyez point en peine ;

À Astrate.

Seigneur, vous régnerez...

ASTRATE.

Mais où donc est la Reine ?

1505 Ah ! Si j'osais penser qu'en cette extrémité,
Déjà contre sa vie on eût rien attenté...

SICHÉE.

La Reine vit encor ; mais enfin voici l'heure,
Où c'est ne l'aimer pas qu'empêcher qu'elle meure.
Tout le peuple est contre elle animé de fureur ;
1510 Et retarder sa mort, c'est en croître l'horreur.
Voulez-vous l'exposer au sort dont la menace
La haine des Soldats et de la populace ?
Tous sont à l'immoler eux-mêmes résolus ;
Ça les retient à peine, et je n'en répons plus.

ASTRATE.

1515 Je ne connais que trop ce qui nous est funeste.
Répondez-moi de vous, je vous répons du reste :
Pour me rendre ici maître annoncez qui je suis.

SICHÉE.

Ne vous en flattez point, c'est ce que je ne puis.
Il n'est pas encor temps que j'ose vous en croire,
1520 Et vous mettre au pouvoir de trahir votre gloire.
Le peuple au nom de Roi, se laissant éblouir,
N'est pas fidèle assez pour vous désobéir.

ASTRATE.

Quand donc réservez-vous à me faire connaître ?

SICHÉE.

Quand j'aurai vu venger le sang qui vous fit naître.

ASTRATE.

1525 Mais savez-vous quel prix doit attendre de moi,
Un si barbare soin de votre trop de foi ?
Que si pour me venger en dépit de moi-même,
Votre cruel devoir m'arrache ce que j'aime,
Je punirai sur vous, et de ma propre main,
1530 L'excès injurieux de ce zèle inhumain.

SICHÉE.

Je sais que l'on reçoit souvent comme une injure
Le zèle trop exact de la foi la plus pure :
Mais rien, en vous servant, ne peut me retenir,
Je serai mon devoir, dussiez-vous m'en punir.
1535 À vous laisser régner rien ne me peut contraindre,
Tant que, pour votre honneur, j'y verrai lieu de craindre ;
Et j'y consentirai sans peine et sans effroi,
Quand je ne verrai plus à craindre que pour moi.
J'aime mon maître assez pour m'exposer sans peine,
1540 Jusqu'à l'oser servir, au péril de sa haine ;
Et ma perte assurée, est, après tous mes soins,
L'injustice de lui que mon coeur craint le moins.
Quand j'aurai fait, Seigneur, tout ce que je dois faire,
Achévé ce que veut le sang de votre père ;
1545 Assuré votre gloire, et signalé ma foi,
J'aurai cru vivre assez et pour vous et pour moi ;
Et si ma vie, enfin, suivant mon zèle extrême,
À venger votre sang vous sert malgré vous-même ;
Je mourrai trop content, si ma mort à son tour,
1550 Vous sert, selon vos vœux, à venger votre amour.

ASTRATE.

Puisque mes soins sont vains, puisque rien n'est capable,
De vaincre ou d'émouvoir cette âme impitoyable,
Ce coeur dont je ne puis fléchir la dureté,
Il en faut assouvir toute la cruauté ;
1555 Il faut qu'elle ait de moi plus qu'elle ne demande,
Qu'avec un sang si cher tout le mien se répande.
Donnez[...]

SICHÉE, empêchant Astrate de se saisir de son épée.

Seigneur !

ASTRATE.

Cruel, mon sang vous fait-il peur ?
Si vous ne craignez pas de m'arracher le coeur,
Que ne m'épargnez-vous où je suis plus sensible ?
1560 Ce n'est que dans la Reine où la mort m'est horrible ;
L'amour m'enchaîne au sort qu'elle doit éprouver ;
C'est en elle qu'il faut me perdre ou me sauver.

SICHÉE.

Mon coeur n'est pas si dur, Seigneur, ni si farouche,
Qu'en cet état pour vous la pitié ne me touche.
1565 Je plains de votre amour les noeuds mal assortis :
Mais ne sentez-vous point de qui vous êtes fils ?
Vous seul à votre sang serez-vous insensible !

ASTRATE.

Je sens ce que je dois autant qu'il m'est possible ;
Je sens de mes parents le meurtre injurieux ;
1570 Mais j'aime, et c'est enfin ce que je sens le mieux.

SICHÉE.

Pour la Reine, Seigneur, vous croyez légitime...

ASTRATE.

Hé bien, si vous voulez, son salut est un crime :
Mais fût-il plus affreux, n'en ayez point d'effroi,
Je vous en justifie, et le prends tout sur moi.

SICHÉE.

1575 Qu'à cet aveuglement ma foi vous abandonne ?
Traiter ainsi mon Roi ?

ASTRATE.

C'est moi qui vous l'ordonne,
Vouloir me servir mieux, c'est vouloir mon trépas ;
Et c'est m'assassiner, que ne me trahir pas.
Si vous aimez mes jours, cessez, mon cher Siché,
1580 De poursuivre une vie à la mienne attachée.
Vous n'avez que trop bien signalé votre foi,
Servez-moi comme amant plutôt que comme Roi :
Préférez mon sang propre, au sang qui m'a fait naître,
Au nom de votre Fils que j'ai tant aimé d'être ;
1585 Dont le titre rendait mon amour innocent,
Par tout ce qui sur vous peut être plus puissant.
Du trouble où je vous vois, je forme un doux augure :
J'ose espérer...

SCÈNE IV.

Nicogène, Nerbal, Sichée, Astrate, Soldats.

NICOGÈNE, à Sichée.

Seigneur, tout le peuple murmure.

SICHÉE.

Est-ce contre la Reine, et veut-il son trépas ?

NICOGÈNE.

1590 Le peuple sur ce point encor ne presse pas.
Il réserve sa vie, et c'est une victime
Qu'il croit devoir garder à son Roi légitime :
Mais il veut voir son maître, et ne peut plus souffrir
Qu'on tarde davantage à le lui découvrir.

ASTRATE.

1595 Contentez donc le peuple, et lui faites connaître
Son légitime Roi, son véritable maître ;
Et puisque je le suis, cessez de m'arracher
L'avantage d'un sang qui me coûte si cher.

SICHÉE.

1600 Contre un peuple et mon Roi ma résistance est vaine ;
Allons tout déclarer.

ASTRATE.

Voyons d'abord la Reine.

SICHÉE, à Nerbal.

Qu'on sache auparavant si l'on peut lui parler.
Elle s'est retirée.

ASTRATE.

Ah c'est pour s'immoler !
Sans doute, il n'est plus temps de m'accorder sa vie,
Tandis que je l'obtiens, elle se l'est ravie,
1605 Et votre coeur, cruel, ne se sût pas rendu,
S'il n'avait cru déjà tout son sang répandu.
Peut-être est-ce par vous...

SICHÉE.

Par moi ?

ASTRATE.

Tout m'épouvante ;
Pour vous justifier, montrez-la-moi vivante :
Mon coeur n'en croira plus que mes yeux seulement.
1610 La voici. Pardonnez aux frayeurs d'un amant.

SCÈNE DERNIÈRE.

**Corisbe, Élise, Bazore, Nerbal, Astrate,
Sichée, Nicogène, Soldats.**

ASTRATE.

Enfin, Madame, enfin, tout cède à mon envie,
Rien ne menace plus une si belle vie ;
Et malgré les destins contre nous conjurés,
Mes feux sont triomphants et vos jours assurés.
1615 Mon amour a fléchi ce sujet trop fidèle,
Su vaincre son devoir, et séduire son zèle ;
Nous n'avons plus sujet d'en appréhender rien.

ÉLISE.

Mais votre amour croit-il séduire aussi le mien ?
Non, non, Seigneur, l'amour doit, quand il est extrême,
1620 Tout séduire et tout vaincre, excepté l'amour même.

ASTRATE.

Dieux ! De vous-même encore aurais-je à vous sauver ?

ÉLISE.

Je vous dois trop ma mort pour ne pas l'achever.
Je ne puis moins, Seigneur, pour vous rendre justice.
Votre sang demandait de vous ce sacrifice ;
1625 Et quand, par des transports mutuels entre nous,
Vous l'oubliez pour moi, j'y dois songer pour vous.

ASTRATE.

Ah, Corisbe ! Empêchons que la Reine obstinée...

CORISBE.

Seigneur, il n'est plus temps, elle est empoisonnée.

ASTRATE.

Madame !

ÉLISE.

C'en est fait, votre sang est vengé,
1630 Et d'un soin criminel vous êtes dégagé.

ASTRATE.

Qu'on cherche du secours.

ÉLISE.

L'envie en serait vaine,
Le poison que j'ai pris porte une mort certaine.

ASTRATE, à Sichée.

Si c'est vous inhumain dont la barbare foi...

ÉLISE.

Non ; vous ne devez rien de mon trépas qu'à moi.
1635 J'ai cru devoir moi-même expier mon offense,
Vous offrir de ma main toute votre vengeance,
Mettre ainsi votre sang avec vos feux d'accord,
Et vous plaire sans crime, au moins après ma mort.
Aussi bien le malheur où mon destin me livre,
1640 Ne me laisse plus rien pour qui je puisse vivre :
Je n'ai plus nul espoir des biens qui m'étaient doux ;
J'aimais beaucoup le trône, et moins encor que vous.
Le jour avec vous seul m'aurait pu faire envie ;
Mais sans trône et sans vous, que faire de la vie ?

ASTRATE.

1645 Il fallait commencer par vous sauver le jour.
Et du reste...

ÉLISE.

Ah ! Gardez de tenter mon amour.
Et quand je perds la vie, épargnez-moi l'outrage
De m'en faire trop tard une trop douce image ;
Troublez moins une mort qui n'est plus à mon choix.
1650 Je meurs.

ASTRATE.

Ah !...

ÉLISE.

La douleur vous dérobe la voix.
Ce silence en dit plus qu'une plainte éclatante,
Et la douleur muette est la plus éloquente.
Adieu, j'ai trop de peine à mourir à vos yeux ;
Et ne vous voyant plus je vous vengerai mieux.
1655 Dans mon coeur expirant, je sens que votre vue
Rallume ce qu'éteint le poison qui me tue,
Et que de vos regards le charme est assez fort
Pour retenir mon âme, et suspendre ma mort.
Qu'on m'emporte.

ASTRATE.

Ainsi ! Dieux !...

SICHÉE.

Venez prendre l'Empire,
1660 Régnerez.

ASTRATE.

Osez-vous bien ?... Mais que vois-je ? Elle expire !

SICHÉE.

Il tombe, et cette mort semble trancher ses jours ;
Il est notre vrai Roi ; songeons à son secours.

On emporte Astrate.

FIN

Privilège du Roi.

Par grâce et privilège du Roi donné à Paris le dixième jour du février 1665 signé par le Roi en son conseil OLIER. Il est permis à Guillaume de Luyne, Marchand Libraire en notre bonne ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, une pièce de théâtre de la composition du Sieur QUINAULT, intitulée AStrate, Tragédie, en tel volume et caractères que bon lui semblera, et ce durant le temps et espace de cinq années, à compter du jour qu'elle sera achevée d'imprimer pour la première fois : et cependant défenses sont faites à tous Imprimeurs, libraires, et autres personnes de quelque condition qu'elle soient, d'imprimer ou contrefaire ledit livre, à peine de mille livres d'amende, confiscation des exemplaires contrefaits, et de tous dépens, dommages et intérêt, comme il est plus amplement porté par lesdites lettres.

Et ledit de Luyne a fait part du privilège ci-dessus à Thomas Jolly, et Gabriel Quinet pour en jouir suivant l'accord fait entre eux.

Les Exemplaires ont été fournis.

À PARIS, Chez Guillaume de Luyne, Libraire juré à Paris, au Palais, dans la Salle des Merciers, à la Justice.

Achévé d'imprimer pour la première fois le 18 février 1666.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].